

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

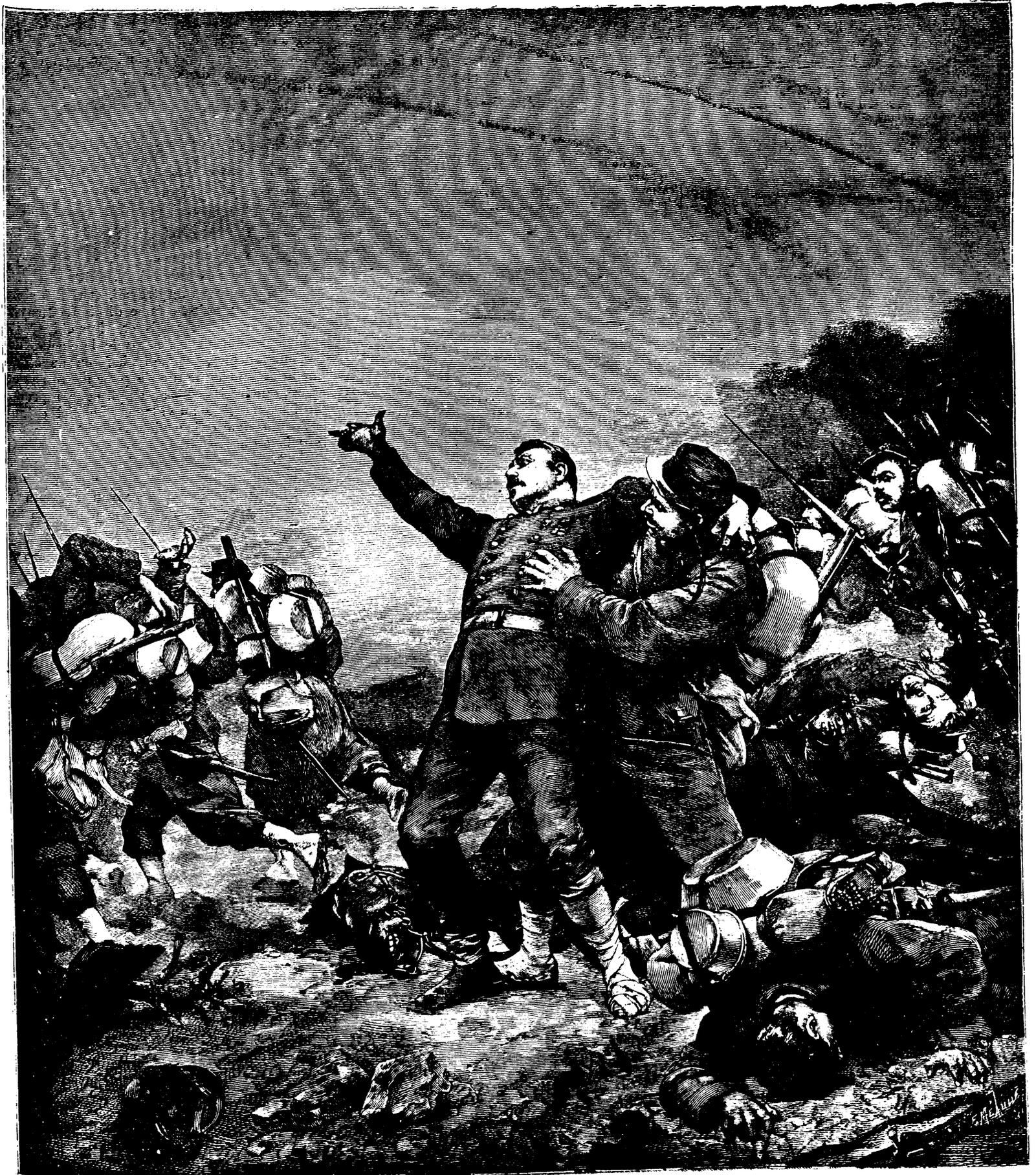
Un an, \$3.00 - - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

6ÈME ANNÉE, N° 274. — SAMEDI, 3 AOUT 1889

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



SALON DE 1889. — EN AVANT ! EN AVANT ! — TABLEAU DE M. MOREAU DE TOURS

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 3 AOUT 1889

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Lelieu.—Promenade à travers l'Exposition Universelle, par P. Colonnier.—Revue générale, par G.-A. Dumont.—Deux mots du docteur, par le Dr Ambo.—Biographie de M. l'abbé T. Harel, par Jules Saint-Elme.—Souvenir du 9 juillet, par Hermance.—Nos gravures.—Bibliographies.—Sœur Gabrielle.—La mode : Toilettes claires, robes et chapeaux.—Science amusante (avec gravures).—Carnet de la cuisinière.—Choses et autres.—Feuilleton : Sans Mère (suite).

GRAVURES : Salon de 1889 : En avant ! En avant !—Vue national : La France atterrée par ses désastres se voue au Sacré-Cœur.—Portrait de M. l'abbé Téléphore Harel, chancelier de l'archevêché de Montréal.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
88 Primes, à \$1	88
94 Primes	\$200

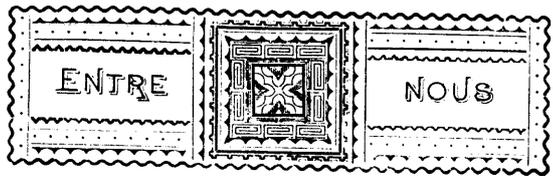
Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

SOIXANTE-QUATRIÈME TIRAGE

Le soixante-quatrième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de juillet) aura lieu SAMEDI, le 3 AOUT, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



** On a beau être habitué à vivre en pays monarchique, être satisfait du régime parlementaire anglais, s'extasier devant les libertés généralement accordées par la royauté, il y a certaines choses dont on se lasse, témoin cette *liberté* dont on jouit d'être obligé de toujours payer pour faire vivre des gens qui ne font rien.

Le prince de Galles vient de marier sa fille aînée, c'est son droit, c'est même un peu son devoir ; il a trouvé pour gendre un de ses amis, plus âgé que la future de près de vingt ans, il est vrai, mais cela ne nous regarde pas, puisque les époux se convenaient, et de plus, très riche, invraisemblablement riche.

Malgré cette richesse, qui assure au nouveau ménage une existence de soie et d'or, le papa de la jeune épouse, très bon prince et très endetté par suite de la vie peu exemplaire qu'il a menée un peu partout, n'a pas hésité, vu la difficulté qu'il éprouvait de doter sa fille, à demander à l'Angleterre de vouloir bien se charger de ce soin.

C'est exactement comme si vous, lecteur du MONDE ILLUSTRÉ, vous vous adressiez au gouvernement, local ou fédéral, comme vous voudrez,

pour obtenir une certaine somme d'argent pour marier votre fille.

Je sais parfaitement qu'il existe des précédents dans le premier cas, tandis qu'il n'en existe pas dans le second, mais enfin, le proverbe le dit, "qui peut le plus, peut le moins", et les précédents se font très facilement.

Quand la proposition a été faite en chambre, il s'est trouvé un certain nombre de députés qui ont prétendu que le pays se saignait déjà assez pour la famille royale, et qu'il était temps d'arrêter les frais, mais ils n'ont pas été écoutés.

On s'attendait à ce résultat.

** Dans le cours de la discussion, on a donné le résumé de la liste civile impériale, dont les détails varient peu, chaque année, mais, a-t-on ajouté très à propos, qui sont susceptibles d'augmenter.

Voici ce que coûte chaque année la famille allemande qui règne sur l'Angleterre :

La reine

Cassette particulière de Sa Majesté	\$300,000
Maison de Sa Majesté, y compris traitements et pensions	657,000
Dépenses de la maison royale	863,000
Largesses royales, charités, etc.	66,000
Pensions accordées par Sa Majesté	126,000
Dépenses diverses	40,000
Revenu du duché de Lancaster	225,000
Entretien des résidences royales	70,000
Résidences royales, en partie occupées par S. M.	18,000
Dix palais non occupés	90,000
Chapelle Saint-Georges, Windsor	5,000
Pensions du personnel des palais	1,500
Yachts royaux	205,000
Escorte royale, etc.	340,000
Dépenses spéciales	100,000
S.A.R. l'impératrice douairière d'Allemagne, fille aînée de la reine	40,000

Le prince et la princesse de Galles

Le prince, plus de	500,000
La princesse, plus de	50,000

Autres membres de la famille royale

Prince Alfred	126,000
Prince Arthur	126,000
Princesse Hélène	30,000
Princesse Louise	30,000
Duchesse de Cambridge	30,000
Princesse Auguste	15,000
Duc de Cambridge	110,000
Princesse Marie	25,000
Prince de Saxe-Weimar	16,000
Prince Scinigen	7,000
Prince de Hohenlohe	3,000
Maisons de souverains décédés	26,000
Entretien de pares royaux	570,000

En additionnant tous ces nombres, on arrive à un total de près de cinq millions de piastres, par an, et comme cette liste civile a peu changé, quoique les noms ne soient pas les mêmes depuis cinquante-deux ans que Sa Majesté la reine Victoria est sur le trône, c'est donc plus de deux cent cinquante millions que le peuple anglais a payé pour la famille royale.

Mais ce n'est pas fini, puisque, comme on a eu soin de le faire remarquer, ces dépenses sont susceptibles d'augmenter !

Ces cinq millions par an représentent de quoi nourrir dix mille familles !

** Mais, en examinant bien ces chiffres, on constate que la religion et la charité figurent bien maigrement dans le grand total.

\$5,000 pour la chapelle de Windsor.

\$66,000, largesses royales et charités.

Enfin ! cela plaît aux Anglais ; grand bien leur fasse ! Et croyez bien que si je parle de ces choses je ne me donne même pas la peine de les critiquer ; je constate, voilà tout.

Au Canada, nous nous payons le luxe de donner \$50,000 par an à notre gouverneur-général, mais, au moins, nous n'avons pas à nous occuper de la dot de ses enfants, et jusqu'à présent, il ne lui a jamais pris la fantaisie de nous le demander.

Chez nos voisins des Etats-Unis, le Président reçoit un peu plus, le même traitement que le rédacteur en chef du *New-York Herald*, et on dit, je vous le donne comme la chose m'a été rapportée, que quand le Président recevra \$100,000, M. Gordon Bennett en donnera autant à son rédacteur.

En France, le président de la République, M.

S. Carnot, reçoit \$120,000, Napoléon III recevait près de huit millions par an !

Tout cela a été dit à la Chambre des Communes, en Angleterre, et vous pouvez vous faire une idée du bruit que la discussion a dû faire dans le pays.

** Puisque je vous parle d'argent, et que tout est calme chez nous par ces jours de grande chaleur, je ne puis faire autrement que de vous dire quelques mots de ce fameux tableau de Millet, *L'Angelus*, qui vient d'être vendu en France, plus de cent mille piastres.

Cette vente a occupé Paris pendant près de quinze jours, ce qui est énorme, en ce temps d'exposition et de surexcitation qui règne chez nos cousins de l'autre côté de l'Atlantique.

Ce tableau, qui ne contient que deux personnages est, du reste, très beau.

... *L'Angelus*, toile maîtresse où deux paysans, baignés dans les pâleurs du couchant, s'inclinent pleins de frissons mystiques au son pénétrant d'une cloche qui tinte la prière du soir au moustier estompé dans l'horizon, qui saphire et force à méditer sur l'influence encore toute puissante de la tradition religieuse sur les populations rurales. Avec quelle minutie et quelle largeur tout ensemble ces deux grandes silhouettes du laboureur et de sa servante se dressent sur la glèbe encore chaude !

"La tâche est terminée, la brouette est là, pleine de la récolte de la journée, ils vont regagner la chaumière pour le repos de la nuit. La cloche a sonné le couvre-feu du travail, et tout à coup ces deux animaux noirs, comme dirait La Bruyère, se dressent sur leurs pieds et, immobiles, ils attendent, comptant les coups de la cloche, comme ils l'ont fait hier, comme ils le feront demain, dans une attitude trop naturelle pour n'être pas coutumière, que le rite soit accompli pour reprendre le sentier qui mène au village. Le ciel cotonneux et mélancolique qui surplombe le paysage, participe lui-même du recueillement général qui domine le tableau. La scène est admirable et vise plus loin que le sujet ; on sait que l'artiste n'est pas seulement un peintre, mais que, vivant ardemment au milieu des passions et des problèmes de son temps, il sait en prendre sa part et en transporter la portion qu'il a saisie sur sa toile..."

"La peinture ainsi comprise cesse d'être un pur spectacle, elle s'élève et prend un rôle moralisateur, éducateur ; le citoyen passe dans l'artiste et avec un grand et noble tableau nous avons une leçon de morale sociale et politique."

Je vous donnerai en cent à deviner le nom de celui qui décrit ainsi ce tableau, qui représente un homme et une femme récitant *L' Ave Maria*, en plein champ.

C'est Gambetta qui a écrit ces lignes—un peu négligées sans doute—en 1873, alors qu'il venait de voir *L'Angelus*, à Bruxelles.

Quand au prix payé, il est évident qu'il est excessif, et je connais nombre de toiles du même Millet, et de Breton, qui sont supérieures à *L'Angelus*, mais il y avait lutte entre deux enchérisseurs, un Américain et le gouvernement français, et c'est ce qui explique le résultat étonnant de cette vente.

** Dans notre bon Canada, où les teintes un peu ternes dominent (sauf en politique) dans la vie prosaïque et monotone que nous menons, nous ne nous passionnons pas autant que ça pour les œuvres d'art.

Il y a quelques années, alors qu'il y avait à l'Art Gallery, à Montréal, exposition publique de tableaux de maîtres possédés par des particuliers—la plupart anglais, hélas !—sir Donald Smith avait prêté une des plus belles toiles de Breton, les *Communiantes*, qu'il a payée un très joli denier, \$45,000, et j'ai été étonné de voir dans quelle minime proportion les Canadiens-Français figuraient dans le nombre des visiteurs.

Le tableau valait bien une démarche cependant, et la vue n'en coûtait pas cher, mais, il faut bien l'avouer, nous sommes très apathiques quand il s'agit de grand art.

Nous préférons entendre siffler ou voir caracolier une écuyère.

Enfin ! le reste viendra peut-être plus tard, mais il commence à se faire temps.

* * Quand je parle ainsi, je vise particulièrement le public qui pourrait encourager les beaux-arts, mais ce sont précisément les personnes riches qui semblent se soucier le moins de ces questions.

Entrez chez X. Y. Z., qui sont à la tête d'une jolie fortune, vous n'y trouverez pas un meuble vraiment beau, des tableaux de prix, ou même de bonnes gravures de maîtres.

Quel est celui de ces favorisés de Plutus qui a commandé une statue à Hébert, une toile à Hamel, Saint-Charles et autres qui devraient être encouragés ?

En revanche, les fabricants de pianos font des affaires d'or.

Mais, en vérité, sans vouloir jeter de pierres dans le magasin de mon ami Lavigne, qui est un artiste de grande valeur, le piano ne suffit pas dans une maison, il y a place pour autre chose, et pour de très belles choses même.

Leon Tiden

Promenade à travers l'Exposition Universelle

Un accident imprévu m'a empêché, à mon grand regret, de donner la semaine dernière, au MONDE ILLUSTRÉ, ma causerie ordinaire. Aussi, les gravures préparées pour celle-ci ont-elles paru dans le numéro précédent sans être accompagnées du texte que voici. Elles représentaient différents palais que nous allons passer successivement en revue. Comme vous vous en êtes déjà aperçus, chaque nation de l'Amérique du sud, et en général chaque petit peuple d'importance secondaire, possède à l'Exposition un palais, un pavillon particulier ; cela vient de ce que l'enthousiasme, l'entraînement était si général, si grand parmi ces petites républiques, pour paraître elles aussi dans ce grand concours de l'Exposition-Universelle, que l'administration était dans l'impossibilité de trouver dans le grand palais central une surface suffisante pour satisfaire à toutes les demandes. Aussi a-t-elle dû mettre à leur disposition une partie des jardins, imposant à chaque pays la construction d'un pavillon particulier. Loin de s'en plaindre, ces différentes nations ont vu là une occasion de s'isoler et de donner à leur exposition un caractère plus spécial et réellement national.

Nous avons vu ensemble déjà plusieurs de ces pavillons remarquables, et nous allons continuer notre promenade.

Voici d'abord le Nicaragua. C'est une construction en bois ornée de jolies plaques de faïence et d'élégantes marqueteries. La toiture, de forme originale, est recouverte de tuiles-écailles et couronnées de gerbes d'épis en faïence. Le goût en est pur et le dessin gracieux.

C'est un des plus jolis travaux du Champ-de-Mars. On y expose entre autres objets remarquables, un plan en relief très artistiquement et savamment combiné du canal projeté de Nicaragua. Ce plan a été exécuté à Washington par un sculpteur français ; on peut suivre aisément tout le tracé du canal comme si l'on planait au-dessus dans la nacelle d'un ballon.

Tout à côté et comme pour faire un contraste, se trouve le pavillon du Japon. Cette nation si progressiste a élevé là un monument très important et qui caractérise bien le génie du peuple qui l'a construit. La grande porte d'honneur est toute en bois de rose finement sculpté. Ce sont deux artistes du Tonkin qui l'ont travaillée. Voulez-vous savoir les noms de ces deux Phidiats asiatiques ? Je vais vous les donner, uniquement pour ce qu'ils ont de pittoresque, et je n'aurai pas la cruauté de vous demander de les retenir pour le reste de vos jours : Tuitsouaki-Tchikaoa et Ko-nu-Taka-mura. Sur un long tableau de laque noir dissimulé dans les boiseries précieuses du portique, est gravé en caractères nationaux le nom de " Japon ". Le jour pénètre dans l'édifice par de gaies et jolies pe-

tites fenêtres avec grillages en bambous, cette plante précieuse et si nationale qui se prête à une incroyable multitude de transformations sous la main patiente et habile des ouvriers japonais.

La toiture, recourbée en pointe de sabot, est faite de tuiles d'un gris d'ardoises. Dans son originalité, cette construction est d'une élégance infinie et donne l'avant-goût des surprises que réserve la magnifique exposition de l'intérieur.

Plus loin, on trouve le pavillon de la République de Saint-Marin. Cette minuscule nation, malgré le nombre restreint de ses produits, réussit à exposer d'intéressantes collections. Ce petit palais ne manque pas d'une allure coquette : un portique, deux grandes haies vitrées entourées de faïence, de terre cuite et de briques vernissées, le tout surmonté d'un grand fronton central portant les armes de la République. A l'intérieur, un salon somptueux où sont exposés des marbres d'une grande beauté, de fines poteries, des mosaïques et des tissus étalés sur riches meubles.

Enfin, de ces pays lointains, nous sommes tout à coup transportés au cœur même de l'Europe : en Roumanie, ce pays si pauvre et sur lequel pourtant ses puissants voisins ont de tout temps lancé tant de regards de convoitise ; son exposition consiste surtout en vins et crus du pays, dont la variété est considérable. Fait de troncs de sapins superposés, le pavillon affecte la forme d'une maison de paysan roumain ou encore d'une isba russe, et sa couverture est en chaume.

Ne la trouvez-vous pas, comme moi, sublime, cette idée d'un peuple qui, tandis que tous ses voisins à l'Exposition ont cherché à éblouir les yeux de leur palais merveilleux, comme pour vanter la richesse, a, au contraire, construit une pauvre cabane de paysan, comme pour célébrer bien haut le travail humble et ignoré qui fait pourtant sa force à lui ?

Tout l'édifice est entouré d'arbustes et de verdure ; pour accentuer la nuance de couleur locale, on remarque tout auprès un de ces puits comme on en rencontre si fréquemment dans les campagnes roumaines.

La meilleure manière d'exposer de bons vins étant, dit-on, de les faire goûter, et le comité organisateur a songé à en permettre la dégustation ; aussi, dans un joli petit cabaret attenant à l'établissement, de jolies filles Roumaines, toute pimpantes dans leur costume national, versent généreusement à boire... moyennant finance, les vins de leur pays, en les agrémentant de leurs si doux sourires.

J. Chonnicr

REVUE GENERALE

Historique des armements de l'Europe.—La triple alliance.—La situation en Europe et en Amérique.

Jusqu'à la guerre de 1870, une seule nation avait pensé d'une manière sérieuse à son armement. C'était la Prusse. Cette puissance, vaincue et réduite presque à rien sous Frédéric-le-Grand par Napoléon Ier, avait gardé un amer souvenir de ses défaites d'autrefois, et n'avait songé depuis qu'à reprendre une éclatante revanche sur la nation qui l'avait vaincue. Pour cette raison, elle ne négligea rien afin de se mettre en état de vaincre. Perfectionnement des armes, érection de forts sur divers points, augmentation du nombre des régiments ; on s'appliqua aussi à relever le niveau des études militaires. Et tout cela se fit pour ainsi dire à l'insu de tout le monde.

1870 arriva. Alors l'univers étonné sortit de sa somnolence et parut tout surpris de la force de la Prusse que l'on pensait si faible. On sait ce qu'il arriva en cette année. Pour une raison ou pour une autre, la France déclara la guerre à la Prusse et lance ses bataillons sur les rives du Rhin. La France qui, surtout depuis le commencement du dix-neuvième siècle, n'avait marché que de victoire en victoire, devait être défaite dans cette dernière lutte, et elle le fut en effet. La Prusse réclama comme prix de sa victoire une forte indemnité et s'empara de deux provinces, l'Alsace et la Lorraine.

La Prusse, après son succès, ne s'endormit pas sur ses lauriers. Au contraire, elle travailla davantage au perfectionnement de son armement afin de se rendre plus formidable à la France qui, de son côté, travaillait et travaillait encore à battre son ancienne rivale.

Mais craignant de se mesurer seule dans une guerre avec les Français, l'Allemagne songea à se faire des alliés, et elle a réussi jusqu'à un certain point. La Russie et l'Autriche

se sont unies à elle pour former ce qu'on appelle la triple alliance. Et tout dernièrement, l'Italie, après un voyage à Berlin du roi Humbert et de son premier ministre, signor Crispi, s'est jointe à ces trois puissances.

Les autres petits pays de l'Europe, considérés jusqu'ici comme neutres, s'alarmèrent de ces formidables armements. La Suisse, la première, songea à fortifier la chaîne de montagnes qui lui fait une défense naturelle, et surtout le St-Gothard. Depuis l'incident Wohlgenuth, où l'Allemagne lui a montré les grosses dents, elle pense à augmenter l'effectif de son armée. D'un autre côté, la Hollande, depuis le dernier discours du roi Guillaume, demande que le nombre de ses soldats soit porté à 60,000.

Après ces quelques explications que nous avons cru donner pour expliquer, suivant nous, la cause des armements de l'Europe, nous sommes en droit de nous demander : Qu'advient-il de tout cela ?

Ce qu'il adviendra est facile à prévoir. Un jour ou l'autre, pour un prétexte quelconque, tous les peuples de l'Europe se jetteront les uns sur les autres dans une lutte sanglante, terrible. Le sang coulera à flots ; la carte de l'Europe sera transformée. Malheur aux petits : la force primera le droit. Cette guerre générale est plus proche qu'on le pense, sans doute. Et la raison, la voici. Pour soutenir leurs énormes armements, toutes les puissances européennes, du moins celles formant partie de la triple alliance, ont été obligées de grever considérablement leur budget respectif et même de contracter de forts emprunts. Or, elles ne peuvent continuer à s'endetter chaque jour davantage, en particulier l'Allemagne, qui, malgré l'énorme rançon payée par la France, est dans un état voisin de la banqueroute.

Il est permis de se poser encore une autre question en face des événements actuels. Devons-nous croire à la solidarité de la triple ou quadruple alliance ? Nous nous empressons de répondre non. Et voici pourquoi. Pour former une alliance, il faut que les diverses parties contractantes aient un but homogène, et c'est précisément cette homogénéité qui manque dans ce cas-ci. La Russie, personne ne l'ignore, jette les yeux sur Constantinople, et, pour y arriver, elle ne désire rien moins que de s'emparer des Dardanelles et de tous les petits Etats qui y pullulent : la Roumanie, la Serbie, le Monténégro, la Bulgarie, etc. C'est ce à quoi l'Autriche s'opposera de toutes ses forces, vu que c'est une question de vie pour elle, et elle doit pour cela autant que possible défendre les pays lui servant de barrières aux envahissements russes. De plus, l'Autriche, il ne faudrait pas l'oublier, s'est emparée, par droit de conquête, d'une certaine partie du territoire de l'Italie ; or, cette dernière ne manquera certainement pas de lui réclamer son bien au premier moment opportun. Le sentiment anti-autrichien est très fort en Italie.

Voilà, en peu de mots, à l'heure actuelle, la position de l'Europe.

* * Passons à l'Amérique. Contrairement à ce qui se passe sur le vieux continent, ici tout est calme. La lutte qui s'y fait est toute pacifique : c'est celle du travail, de l'industrie, de l'émulation entre les divers peuples, afin de se surpasser en richesses.

Pas de chicanes de frontières, chacun se trouve suffisamment de territoire. Pas de complications diplomatiques qui mettent la vie des peuples en danger. L'Amérique est calme comme l'eau d'une baie que pas un souffle n'effleure.

Peuples de l'Europe, qui gémissiez sous un joug de fer, traversez l'Atlantique, venez goûter sur nos rives les douceurs de la paix, venez respirer l'air de la liberté. Ne différez pas trop longtemps votre arrivée au milieu de nous, nous la désirons de toutes nos forces, déjà nos bras sont ouverts pour vous embrasser dans l'étreinte fraternel de l'amour des peuples.

G. A. Dumont

Juillet 1889.

DEUX MOTS DU DOCTEUR

DE LA CONTAGIOSITÉ DE LA FIÈVRE TYPHOÏDE

La fièvre typhoïde est une affection microbienne : le bacille qui la produit a été découvert par un allemand nommé Eberth, et depuis il a été étudié en France par MM. Chantemesse et Widal.

La fièvre typhoïde est très peu contagieuse d'individu à individu ; elle se propage presque exclusivement par les eaux et les aliments qui fermentent le bacille d'Eberth. Sous ce rapport elle offre de grandes analogies avec le choléra. Ce sont les déjections des malades qui sont les vrais agents de propagation du germe typhoïdique.

La transmission peut se faire par les linges et les autres effets souillés par les malades, mais, lorsque les déjections sont jetées dans les fosses d'aisances, les égoûts ou même dans le sol, c'est alors que le bacille d'Eberth rencontre les conditions les plus aptes à favoriser son développement et sa repullulation.

Nous en savons déjà assez de l'histoire de ce bacille pour pouvoir déduire de notre étude les moyens de combattre la propagation de la fièvre typhoïde. Ces moyens sont la désinfection des matières excrémentielles et des fosses d'aisances, d'une part, pour détruire les germes avant de les évacuer dans le sol et d'autre part l'emploi pour l'alimentation d'une eau pure, d'une eau de source qui n'ait pas pu être en contact avec les germes provenant des déjections typhoïdiques. Nous verrons bientôt quelles sont les mesures de désinfection les plus propres à détruire les germes : quant à l'eau de source, ce sont les municipalités seules qui sont en mesure de nous la procurer.

Dr AMBO



VŒU NATIONAL. — LA FRANCE ATERRÉE PAR SES DÉSASTRES SE VOUE AU SACRÉ-CŒUR

LE CHANCELIER DÉFUNT

SOUVENIR DU 9 JUILLET

LE MONDE ILLUSTRÉ donne, aujourd'hui, le portrait d'un personnage ecclésiastique de marque que la mort, une mort prématurée, vient d'effacer de la scène du monde, le révérend M. Téléphore Harel, chancelier de l'archidiocèse de Montréal.

M. l'abbé Harel est mort le 18 juillet dernier, à l'âge peu avancé de quarante-et-un ans ; mais ce décès, qui prend réellement par surprise bien des amis et appréciateurs du vaillant prêtre, n'en laisse pas moins le souvenir d'une carrière noble, honorable et parfaitement remplie, malgré sa désolante brièveté.

L'Église de Montréal toute entière perd, en la personne de son chancelier, un homme éminemment actif, dévoué sincèrement à ses plus chers intérêts ; le clergé de l'archidiocèse voit disparaître soudainement un de ses membres les plus en vue ; mais le vénérable titulaire du siège archiepiscopal, Mgr Fabre, est celui qui regrettera peut-être davantage l'absence de ce collaborateur si entendu et si plein de dévouement que Sa Grandeur avait distingué, il y a quelque dix années déjà, pour l'attacher à sa personne, en lui assignant un des postes les plus honorables de son entourage. Que Monseigneur soit bien convaincu qu'il n'est pas seul à ressentir vivement cette affligeante perte, puisqu'il n'est pas un seul fidèle de l'archidiocèse qui ait connu M. l'abbé Harel sans apprécier à sa valeur le mérite transcendant du regretté défunt. Daigne ce tendre et affligé père recevoir l'expression de nos plus vives sympathies. Nous offrons pareillement à la famille et aux amis, avec respectueuse discrétion, nos plus sincères condoléances, en cette douloureuse circonstance.

L'abbé Harel fut de ceux que l'affection du cœur fait revivre longtemps, bien que souvent la mort s'ingénie à les ravir trop tôt : s'il laisse partout un souvenir durable, c'est à l'*Alma Mater*, c'est au collège de Montréal, surtout, comme à l'archevêché, que sa mémoire sera toujours vivace. Douze années durant, cette maison a eu l'avantage de le posséder, huit ans comme un de ses écoliers les plus brillants, quatre ans comme l'un de ses plus savants et de ses plus ponctuels professeurs,

C'est dans la Ville Eternelle que l'abbé Harel fut ordonné prêtre, en 1874, et qu'il reçut le degré de docteur en droit canon.

Dès son retour à Montréal, Mgr Fabre crut devoir lui confier divers offices importants et, tout particulièrement, en 1879, celui de la chancellerie du diocèse : on sait avec quelle exactitude, quelle aimable ponctualité, l'abbé Harel s'acquitta toujours de ses fonctions. Il fut aussi chargé d'agir comme notaire apostolique dans le procès en canonisation de la Bienheureuse Marguerite Bourgeoise, et produisit, à cette occasion, des mémoires pleins d'intérêt.

Une grande droiture d'esprit, une rectitude de jugement à toute épreuve, tous les charmes d'un bon cœur, une érudition profonde, voilà ce qui distinguait l'abbé Harel, ce qui va garantir son nom des froideurs de l'oubli.

JULES SAINT-ELME.

Il a été donné à un bon nombre des paroissiens de Saint-Jacques, de Montréal, de se porter, le 9 juillet, vers la magnifique chapelle que le collège de Joliette a élevée dans son enceinte en l'honneur du Sacré-Cœur.

Par un ciel menaçant, par de gros nuages, un train du Pacifique Canadien s'ébranlait une heure et un quart plus tard qu'il ne l'avait dû, et rendait, après toutes sortes de retards, encore près de trois cents pèlerins au sanctuaire béni.

L'organisation était très bien conduite, et les prêtres zélés qui s'en étaient chargés n'ont droit qu'à des félicitations ; malheureusement la compagnie princière s'est oubliée. Sans nous avoir promis mer et monde, elle devait nous donner Joliette à huit heures, nous y avons été après dix.

Mais des pèlerins—surtout des *pèlerines*, tel que se composait notre pèlerinage—sont par nécessité indulgentes, et ce contre-temps a été pris



M. L'ABBÉ TÉLESPHORE HAREL, CHANCELIER DE L'ARCHIDIOCÈSE DE MONTRÉAL, DÉCÉDÉ
Photographie Desmarais

en assez bonne part, même chacune a senti son cœur dispos et son sourire facile en face du R.P. Beaudry et de ses dignes acolytes, nous accueillant avec une bienveillance et une urbanité peu ordinaires.

Plusieurs prêtres, tant de ce diocèse que des diocèses voisins, avaient répondu par leur présence aux invitations de MM. les abbés Bédard et Maillet, S.S., et la tête de notre colonne était vaillamment représentée par le clergé.

* *

Cette chapelle du Sacré-Cœur est d'un style purement gothique, on l'a dit, style anguleux qui convient très bien à un temple de ce genre.

Toutes ces ogives enrichies de moulures, de dorures, donnent un cachet de distinction, d'élégance, qui éveillent d'abord l'admiration. Puis la suavité des peintures ornant les trumeaux, où

se laisse deviner un pinceau merveilleusement inspiré, les stations du chemin de la croix qui méritent une mention spéciale, la richesse et la grâce qui se font remarquer dans l'ornementation, toute la décoration, en un mot, incline doucement le cœur, l'âme se sent prise d'une pieuse allégresse et, sans effort, on tombe à genoux en face de cet autel portant—divine espérance et sublime consolation—la statue du sacré-cœur de Jésus.

Il est beau cet usage, elle est imposante et belle cette coutume de franchir un grand espace, d'aller en nombre vers Dieu. Sans doute, il est partout le Maître et le Dispensateur des grâces, mais il ouvre davantage ses trésors et déverse avec plus de générosité et d'amour quand pour Lui on s'impose des peines, des fatigues, des ennuis.

* *

Après la messe et le repas du midi, qui fut à la fois celui du matin, servi au collège avec succulence, le R.P. Supérieur nous fit dire : "La maison est à vous ; allez et venez sans scrupule et sans crainte."

Hélas ! nous devons abuser largement de cette hospitalité ouverte.

Le temps du matin ne s'étant point refait, ayant été gris et noir tour-à-tour avec de légères averses répétées, plusieurs pèlerins s'installèrent au collège pour n'en point sortir ; d'autres en firent leur pied-à-terre, s'en absentant souvent pour y revenir toujours après chaque nouvelle course.

Joliette est gentil à voir pour qui ne l'a jamais vu et agréable pour qui le connaît déjà. On pourrait peut-être s'étonner de l'état de démenche, de vétusté dans lequel se trouve l'église paroissiale, si tout à côté ne s'élevaient des fondations qui promettent d'abriter dignement le *Roi des Rois*.

Le collège est entouré de dépendances magnifiques, et il est fâcheux que le temps ne nous ait mieux servi.

Mais, en revanche, les longs corridors, les salles immenses n'ont jamais entendu tant d'éclats de voix, contenu tant d'animation jusqu'au moment où la cloche de la chapelle aimée nous rappela pour nous réunir une dernière fois, pour nous faire goûter et apprécier mieux encore les délicates attentions dont nous fûmes l'objet de la part des Révérends Messieurs du Collège.

Avec l'heure de la dernière réunion c'était aussi l'heure de la dernière prière. Prière qui du cœur ému, touché, ouvert, naît d'elle-même, prière qui dit le besoin de l'âme, l'accent de la douleur, le cri d'amour !— prière qui monte et s'envole près de Celui qui, le regard tourné vers chaque pécheur souffrant et plein d'espoir, répète avec la même douceur, la même sollicitude : *Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes...*

Le sermon fut donné par le Révérend P. Ducharme, et M. l'abbé Bédard, comme le matin, adressa aussi quelques mots avec cette parole accentuée, douce, persuasive, qu'on lui sait.

Le gracieux sanctuaire toilettée, illuminée comme en ses jours de plus grande fête, présentait un spectacle ravissant et était bien fait pour jeter dans l'extase de la foi, de la confiance absolue et les yeux et le cœur.

* *

S'il est vrai de dire que le jeûne est nécessaire à la clarté et à la souplesse de la voix il faut

avouer qu'on avait dépassé un peu la note ce jour-là, et nos bonnes chanteuses d'ordinaire si zélées et tant à la hauteur de leur devoir durent forcément, le matin, rester en-dessous de la réputation qu'elles se sont justement acquise. Mais *partie remise n'est pas perdue*, et dans l'après-midi, au salut solennel, un chœur puissant des solistes mieux disposés ont rendu avec ampleur, entrain, et âme une musique magnifique.

Il me serait facile de citer quelques noms ; on m'accuserait de redite, je passe plutôt pour féliciter l'organiste infatigable à laquelle revient une large part du succès.

En ajoutant encore un mot à cette page déjà longue je dirai que la compagnie du Pacifique a eu à cœur de racheter le soir sa lenteur du matin. Nous avons revu Montréal par la vitesse d'un train éclair.

Puis, si je n'étais si tard pour rappeler ce 9 juillet resté cher à tous les pèlerins, j'y joindrais un grand merci, quelques paroles de profonde reconnaissance aux dignes prêtres qui avaient pris la direction de ce pèlerinage, et je n'oublierais pas certes non plus les braves et hospitaliers Pères du Collège.

Mais des voix plus éloquentes ont parlé avant la mienne, je me tais en gardant précieusement la mémoire de ce pieux voyage.

St. Maurice.

NOS GRAVURES

EN AVANT ! EN AVANT !

Nous donnons, cette semaine, une reproduction du beau tableau de M. Moreau, de Tours : *La mort du colonel de Franchessin, à Froeschwiller*.

Vers midi, le 6 août 1870, le 36^e de ligne qui était en réserve est parti au sud de Froeschwiller, avec son colonel, E. de Franchessin. Après avoir dépassé les mitrailleuses qui se trouvaient sur le bord de la route, le colonel fit marcher son régiment en avant en bataille, et conserva cet ordre jusqu'à son arrivée sur un côteau, là, le régiment se scinda.

Le premier bataillon se dirigea sur la gauche ; la 4^{me} compagnie du 1^{er}, se trouvant exposée à un feu très meurtrier, partit au pas de course et s'embusqua dans un bois qui paraissait être l'objectif d'une troupe ennemie. Délogés en tirailleurs, ils soutinrent pendant un instant les efforts de cette troupe qui, malgré notre feu bien nourri, menaçait toujours.

Enfin arriva le moment où la ligne fut obligée de rétrograder ; lorsque le colonel, à pied, la tunique déboutonnée, la cravate lâche et sans armes, arrive tout-à-coup ; son calme et son intrépidité relèvent le courage des hommes qui ne veulent pas fuir devant un chef qui brave la mort avec autant de sang-froid.

Hardi jusqu'à la témérité, il excite les hommes de la voix et du regard et s'écrie : " A moi, mes enfants ! A la baïonnette ! courage ! " et il s'élance le premier.

Les hommes, électrisés, se précipitent à sa suite sous une grêle de balles. Atteint d'une balle au pied, il se fait panser rapidement, puis s'appuyant sur le caporal Fournier, il fait encore quelques pas et continue à exciter ses hommes aux cris de : " En avant ! En avant ! A moi ! " jusqu'au moment où il chancelle frappé de deux balles à la poitrine ; on l'emporta mourant du champ de bataille.

LA FRANCE ATTERRÉE PAR SES DÉSASTRES
SE VOUE AU SACRÉ-CŒUR

Répondant à l'appel du général de Charrette, les Zouaves Pontificaux se sont rendus, le 17 juin, pour renouveler leur consécration au Sacré-Cœur, devant la glorieuse bannière de Patax.

La messe a été célébrée dans la chapelle de Saint-Martin, par Don Sébastien, abbé de la Trappe de Sept-Fonts, l'ancien capitaine Viard,

des Zouaves. Après la messe, il s'est tourné vers ses anciens camarades pour les inviter à réciter les mêmes prières qu'ils disaient autrefois ensemble, le soir et le matin, pour le Souverain Pontife, pour les Zouaves tués sur les différents champs de bataille.

On a lu devant le Saint-Sacrement l'acte même de consécration au Sacré-Cœur que pronça le général de Charrette pour consacrer son régiment après la guerre.

" Moi, général, marquis de Charrette, je consacre le régiment des volontaires de l'Ouest, Zouaves Pontificaux, au Sacré-Cœur de Jésus. Cœur de Jésus, sauvez la France ! "

Après la cérémonie le général invita ses compagnons à signer cet acte de consécration.

C'est bien la même pensée et les mêmes espérances qui ont inspiré le tableau de MM. Daniel Collet et Escudier.

BIBLIOGRAPHIES

Histoire de Longueuil et de la famille de Longueuil, avec gravures et plans, par Alex. Jodoin, avocat, et J.-L. Vincent, percepteur Rev. Int. — Montréal. Imprimerie Gebhart-Berthiaume, 30 rue St-Gabriel, 1889. Volume in-8o de 682 pages. Prix : \$1.00.

Cet ouvrage considérable renferme des notes historiques non seulement sur la ville de Longueuil, mais encore sur un grand nombre de faits et d'événements en Canada. Il y a là des détails qui peuvent servir à l'histoire même d'autres localités importantes.

Quant à ce qui concerne la ville de Longueuil seule, les auteurs ont tenu à donner une histoire des plus complètes. Ils y ont parfaitement réussi.

Le livre s'ouvre avec une préface écrite par M. Benjamin Sulte, qui s'y entend assez en fait d'histoire pour avoir mérité d'être placé de nos jours à côté des Garneau, Faillon, Ferland et Laverdière.

Les gravures qui ornent le volume sont : Les armes de M. de Longueuil (1668), Fort ou château de Longueuil (1685-90), Plan du village de Longueuil en (1810), Eglise catholique (1811), Chapelle construite en (1813), Couvent des Sœurs des SS. NN. de Jésus et de Marie, Eglise de Longueuil (1885), Académie Commerciale ou Collège de Longueuil, Hôpital ou Hospice Saint-Antoine de Longueuil, Eglise épiscopale construite en 1842, Village de Longueuil en 1835. — J.-H. C.

L'Almanach des adresses de Trois-Rivières, Nicolet, Louiseville et Arthabaskaville, par MM. Marchand et Frigon.

Cet *Almanach*, qui vient de paraître, est très bien fait et des plus complets. Il contient, outre les noms des personnes des quatre villes que nous venons de nommer, une liste des citoyens de toutes les paroisses des diocèses de Trois-Rivières et de Nicolet, et une foule de renseignements sur le district des Trois Rivières.

C'est un petit volume très intéressant et qui mérite l'encouragement du public.

SŒUR GABRIELLE

Il l'aimait bien pourtant ! Tout enfant, il l'avait connue et aimée, puis l'âge avait resserré des liens auxquels les années donnaient un caractère plus tendre, et dix-neuf ans d'intimité avaient fait battre leurs cœurs à l'unisson, sans qu'ils pussent dire le jour où l'amour succéda à l'amitié.

En 1860, l'heure vint pour lui de payer sa dette à la patrie. Ce fut un moment cruel que celui de la séparation, mais il fallut faire contre fortune bon cœur. Enfant de Paris, et travailleur infatigable, le jeune homme était plus riche en illusions qu'en écus, et son patrimoine ne lui permettait point de se racheter. C'est alors qu'il s'engagea, pour être plus tôt libre d'épouser celle à qui il avait juré éternelle fidélité. Mais, hélas ! il en est des serments d'amour comme des fleurs d'automne ; la première neige les ensevelit sous une couche glaciale.

L'absence est, pour l'amour, la plus redoutable des épreuves ; combien la surmontent sans faiblir ? L'oiseau qui, chaque année, abandonne son nid

pour parcourir le monde et chercher aventure, revient presque toujours, à l'issue du voyage, jouter de la douceur du toit qui l'avait abrité. Robert ne revint pas.

Elle l'attendit longtemps, bien longtemps après l'expiration de son congé, espérant toujours le voir apparaître, confus et repentant, prêt à solliciter un pardon qu'on ne lui eût point marchandé. Peut-on hair celui que l'on aime ? Elle attendit en vain. Lingrat méconnaissait sa fidèle amie ; la vie des camps avait changé son cœur, qui lui était fermé sans espoir de retour ; et Robert, oubliant ses promesses, avait embrassé la carrière des armes qui lui ouvrait le brillant avenir auquel il se croyait appelé.

Alors, comprenant bien que tout était fini, que jamais elle ne reverrait cet homme, en qui elle avait mis toute sa confiance, en souvenir de qui elle avait refusé toutes les propositions d'alliance qu'on lui avait faites, la pauvre enfant se résigna. Plutôt que de remplir le ciel et la terre de ses plaintes superflues, elle tourna son regard vers Dieu.

Gardant pieusement d'un bonheur éphémère le souvenir sacré que l'on conserve toujours, et qui survit aux années, Noémie donna aux malheureux le peu qu'elle possédait, puis se consacra entièrement à la charité. Panser les maux d'autrui, sans aucun égard pour les siens, apaiser la douleur des autres, quand on souffre soi-même, n'est-ce pas, en deux mots, la compassion dans ce qu'elle a de plus respectable, de plus réellement bienfaisant ?

Dans ce but simple et noble, elle fit abandon de ses rêves de femme, qu'un instant elle avait cru devoir se réaliser ; son dernier mot pour le lâche inconstant fut un mot de pardon, et, tout à fait détachée des choses de ce monde, elle commença, sans plus tarder, son héroïque mission, distribuant aux chevets des malades les trésors de bonté qu'elle avait amassés pour l'absent.

* *

On s'était bien battu, ce jour-là ; trois fois les Prussiens étaient revenus à la charge, et trois fois ils avaient été repoussés par les nôtres, inférieurs en nombre, mais de beaucoup supérieurs en courage et résolu à mourir plutôt que de se rendre. La funeste campagne de 1870-71 n'a point atteint la renommée de bravoure que des siècles de gloire ont acquise à la France. Le canon avait fait dans nos rangs de sanglantes trouées ; à l'appel du soir, il manquait plus d'un nom, et par suite, bien des mères et des épouses allaient être éplorées.

Parmi ceux qui, restés sur le lieu du combat, contemplaient tristement une affreuse blessure, faite par l'acier ou par le plomb, était un lieutenant, un brave qui tomba l'un des premiers : pour lui la victoire était certaine ! Dès le commencement de l'action, cet officier s'était conduit comme un désespéré que la mort seule attire.

Méprisant le péril, il allait droit au but, sans souci des balles qui sifflaient à ses oreilles, et paraissait désireux de cueillir les palmes que le dieu des batailles accorde aux héros. Plusieurs fois déjà il avait été touché, mais il avançait quand même, quand une balle plus meurtrière vint l'arrêter dans son élan furieux et l'abattit.

Pâle, sans mouvement, troué comme une cible, l'œil morne, presque éteint, et le front déjà glacé, le malheureux lieutenant semblait n'avoir plus que quelques instants à vivre. Indifférent à ce qui se passait autour de lui, il attendait, sans une plainte, que son supplice fût terminé. Affaibli par une perte de sang considérable, il perdit bientôt connaissance.

* *

Cependant, on voyait les aumôniers qui, aidés des Sœurs de Charité, prodiguaient leurs soins aux pauvres blessés, exhortant à la patience et ranimant le courage des nombreuses victimes de la journée.

Une femme au visage angélique se faisait sur tout remarquer par son empressement admirable. Portant la cornette blanche et la croix au côté, cette intrépide religieuse ne se laissait point et paraissait posséder une grande expérience. En passant près du lieutenant, elle se pencha pour voir s'il respirait encore, mais, pâlisant soudain, elle se rejeta vivement en arrière en étouffant un

cri d'angoisse. Au même instant, l'officier, qui revenait à lui, rencontra les yeux de la sœur.

Comme si dans son cœur, à peine agité par de faibles battements, un rayon avait lui, il trouva tout à coup la force et l'intelligence. Se redressant alors et la fixant :

— Mon Dieu ! murmura-t-il, Noémie ! Ce n'est pas le hasard qui vous conduit près de moi. Peu m'importe maintenant, je meurs consolé : j'ai revu mon amie !

Mais elle, recouvrant plus vite son sang-froid et voyant qu'elle était reconnue par Robert, lui répondit, encore toute tremblante d'espérance et d'une émotion difficilement contenue :

— Vous vous trompez, mon ami ; je ne porte pas ce nom dont votre cœur se souvient ici. Voyez. Et, lui montrant sa croix : Je suis Sœur Gabrielle.

Mais lui se récria :

— C'est en vain, dit-il, que vous cherchez à me cacher ce nom que je n'ai point oublié, malgré ma conduite indigne. J'ai cru que vous m'aviez maudit. Serait-ce donc vrai ? Pourquoi m'accablez-vous ? Témoin de ma douleur, serez-vous sans pitié ? Je vais mourir, mais j'ai durement expié ma trahison. Noémie, dites-moi...

— Robert, je vous pardonne !

— Il était temps. Le lieutenant, sans pouvoir achever sa pensée, était retombé sans force, épuisé par ce dernier effort. Cependant, il lui tendit la main qu'elle pressa, et son dernier soupir s'exhalait doucement.

Sœur Gabrielle pleura celui qui venait de mourir ; puis, exprimant à Dieu toute sa gratitude pour la suprême consolation qu'il lui avait accordée, elle le supplia de se montrer élément et poursuivit son œuvre sainte, un moment négligée.

C'est en priant pour Robert qu'elle s'était vengée.

LA MODE

TOILETTES CLAIRES

C'est avec un grand plaisir que nous constatons le succès des toilettes claires adoptées cette saison pour les femmes élégantes.

On ne comprend pas pourquoi elles avaient été dédaignées si longtemps, car rien n'est plus charmant ni plus seyant pendant les jours ensoleillés de l'été.

Faisons donc bon accueil à tous ces jolis tissus dont les fonds blancs, imprimés de dessins aux couleurs joyeuses, semblent vouloir nous rendre l'entrain et la gaieté ; on peut être sérieux sans être maussade, et vraiment toutes les teintes sombres et sans éclat que nous portions ces dernières années nous enveloppaient de tristesse.

C'est donc une heureuse idée que nous avons eue de les abandonner et de nous faire toutes pimpantes et toutes roses pour recevoir les visiteurs qui nous arrivent.

LES ROBES

Les robes sont de plus en plus droites de jupe avec le corsage à taille ronde et la manche bouffante. Cette grande simplicité, après tout le fouillis de retrousures auquel nous étions habituées, nous a d'abord un peu déroutées, mais il faut bien convenir que cela est joli, très joli même. La dentelle et la broderie jouissent d'une faveur extrême pour les toilettes habillées.

Les robes, plus simples, s'ornent de rubans en cerceau, de plis au-dessus de l'ourlet, ou encore de petits volants froncés. Les nuances tout à fait nouvelles et préférées sont le bleu ciel et le rose un peu vif. On fait aussi beaucoup de robes toutes blanches, du vrai blanc, ni "crème" ni "parchemin", en linon et en bazin, à dispositions brochées ou en batiste brodée. Les piqués secs, dits piqués anglais, se reportent également beaucoup, surtout pour les costumes marins des petits garçons.

Les grands dessins sont de plus en plus adoptés. On en fait qui sont fort jolis sur des fonds blancs en linon et en foulard. Pour les satinettes, les fonds de couleur avec le dessin blanc ou d'une autre nuance plus claire que le fond sont préférables. Quant aux zéphyrs, on en fait dont les dispositions écossaises, bleues et roses, sont extrêmement jolies. On porte aussi beaucoup de linon

écru ou blanc, brodé de petits pois ou de bouquets de plusieurs couleurs, et de robes de tulles noires ou écrues avec de très grosses pastilles de soie roses ou vertes et des rubans de moire de la nuance des pastilles en cerceau dans le bas de la jupe.

LES CHAPEAUX

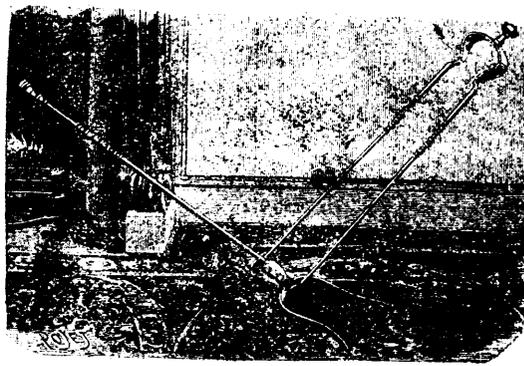
Les grands chapeaux de paille de couleur ou de dentelle coulissée ont complètement perdu la faveur des femmes élégantes, qui est revenue aux chapeaux de crin ou de paille dentelle noire. On garnit ces chapeaux de fleurs et de dentelle noire ou de plumes d'autruche noires et de rubans de velours bleu ciel.

On ne double plus du tout le dessous du chapeau de velours, mais de tulle ou de crêpe tendu à plat avec un étroit biais de velours au bord. Pour les enfants et les jeunes filles, on choisit des pailles blanches légères et aujorées et on les orne d'un grand nœud de tulle point d'esprit, d'une couronne d'aubépine ou de fleurs des champs.

On voit donc que les chapeaux ne sont plus assortis aux toilettes, et que même avec une robe claire, le chapeau noir est en faveur. Cependant, il faut veiller à ce que la garniture s'harmonise avec la toilette et ne pas mettre, par exemple, de velours bleu avec une robe rose.

SCIENCE AMUSANTE

L'expérience d'équilibre que nous publions aujourd'hui peut se faire, comme on le voit, sans quitter le com de son feu, puisqu'elle ne demande, comme attrait nécessaire, qu'une pelle et une pincette.



LA PELLE ET LA PINCETTE

Il s'agit de faire tenir la pelle à plat sur le sol, son manche restant en l'air. Pour cela, il vous suffira, comme l'indique notre gravure, de placer la pincette de telle sorte que l'une de ses palettes repose sur le plat de la pelle, l'autre s'accrochant sous la naissance du manche.

En variant plus ou moins l'ouverture de la pincette, vous arriverez aisément à l'équilibre cherché.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Compotes de gadelles vertes.—Faites bouillir pendant dix minutes cinq onces de sucre dans un demiard d'eau douce, puis, ajoutez une chopine de gadelles vertes égrenées, puis laissez frémir pendant dix minutes.

Gelée de gadelles.—Egrenez des gadelles bien mûres, écrasez-les et exprimez à travers un linge afin d'en retirer tous le jus, mettez une livre de sucre par chopine de jus, brassez jusqu'à ce que le sucre soit fondu, mettez sur un petit feu et faites bouillir pendant un quart d'heure ; essayez votre gelée dans une soucoupe ; lorsqu'elle est refroidie, si elle n'est pas assez ferme, faites bouillir encore pendant quelques minutes.

Gelée de framboises.—Pour quatre livres de fruits en prend trois livres de sucre. On met les framboises dans la casserole, on les fait bouillir et on les écrase ; on brasse constamment et on fait bouillir par un feu vif ; lorsque le jus a bouilli pendant une heure, on ajoute son sucre et on laisse

frémir pendant une demie-heure. De cette manière la gelée aura une plus belle couleur et une meilleure saveur que si on mettait le sucre dès le commencement.

CHOSSES ET AUTRES

—Le R. P. Sherman, fils du général Sherman, a été ordonné prêtre, le 30 juin dernier, par l'archevêque de Philadelphie. Le R. P. Sherman, que l'on dit être un orateur éloquent et agréable, est une précieuse acquisition pour la Compagnie de Jésus.

—Probablement le livre qui a atteint le plus grand prix est un bréviaire pour lequel le gouvernement allemand a payé une somme de \$50,000. Ce bréviaire fut donné par le pape Léon X au roi d'Angleterre, le roi Henri VIII, avec un parchemin, lui conférant le droit de pasteur, le titre de défenseur de la foi.

—La reine Victoria est entrée dans la cinquante-troisième année de son règne, étant montée sur le trône le 20 juin 1837, à la mort de son oncle, Guillaume IV. Henri III et Georges III sont les deux seuls monarques qui ont dépassé sur le trône d'Angleterre les années de la reine Victoria : Le premier a régné 56 ans et le second près de 60 ans.

—Les Américains, dit un professeur de Détroit, ont beaucoup d'admiration pour la langue française et aiment à l'entendre parler. Je vous dirai de plus qu'un grand nombre d'Américains haut placés dans la société apprennent eux mêmes notre langue et sont fiers de la parler. Cela devrait faire rougir les Canadiens et les Canadiennes qui affectent de ne parler que dans l'idiôme anglais pour gagner la faveur des Américains.

—Un journal de New-York, le *World*, observe que le jour qui a suivi l'élection présidentielle il s'est vendu 580,205 copies de ce journal, et que le récit de la partie de boxe de Sullivan et Kilrain en a fait vendre 579,260. En d'autres termes, l'Amérique a porté autant d'intérêt aux coups de poings de deux pugillistes qu'à l'élection de son premier fonctionnaire. Et le XIXe siècle se targue d'être par excellence le siècle de la civilisation !

—M. Danly est arrivé à construire une maison en tôle d'acier galvanisée, que l'industrie métallurgique fabrique couramment dans l'état actuel. Sa maison est déplaçable, montable et démontable, de façon qu'il puisse aisément établir son système dans des pays éloignés. Il y a aussi dans les murs une gaine d'air isolante qui, d'après l'inventeur, lutte avec un égal succès, contre la chaleur et le froid. Les maisons vous mettent à l'abri de l'incendie, de la chaleur torride et du froid excessif.

—Combien de fois n'a-t-on pas dit que le temps était proche où les Chinois viendraient offrir leur travail sur les marchés européens ? Les fils du Céleste-Empire n'en sont pas encore là ; mais ils se rapprochent de plus en plus de la partie du monde que nous habitons. De Tachkend (Turkistan), un correspondant de la Société lui écrit que 800 ouvriers chinois se trouvent actuellement à Askabad où ils sont employés à la construction d'une digue. Le salaire dont ils se contentent est très minime. Ils se proposent de pousser prochainement jusqu'à Bakou, sur la côte occidentale de la mer Caspienne. De là jusqu'à la mer Noire, la distance n'est pas grande, et les voilà en Europe.

SOMMAIRE DU "MUSÉE DES FAMILLES"

Maurice Maindron. Les grands serpents, avec illustration.— Hippolyte Gautier. Causerie sur l'Exposition, avec ill.— Csse E. Morcufl. Mœurs et coutumes de la Podolie, avec ill.—L. Jacob, bibliophile. Le Dieu Perpetius, avec ill.— F. T. L'aumône au village, avec ill.—Chronique : Causerie de quinzaine, avec ill.—François Deschamps. Asinus, asinum, freat, avec ill.—Gaston Cougny. Le salon de 1889, avec ill.—Pierreault. La légende de Mercédès.— E. d'Hervilly. La vision de l'écolier puni, avec ill.—E. Muller. Correspondance et concours, avec illustration. Prix d'abonnement, Union postale : 18 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris.

AVIS AU MERE. -- LE SIROP CALMANT DE MME WINSLOW pour l'adentition des enfants, est le médicament recommandé par les principaux médecins des États-Unis, et il est employé avec avantage depuis quarante ans par des millions de mères pour leurs enfants. Pendant les progrès de la dentition sa valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de toute douleur, guérit la dissenterie et la diarrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme. Il donne du repos à la mère en donnant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bouteille.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

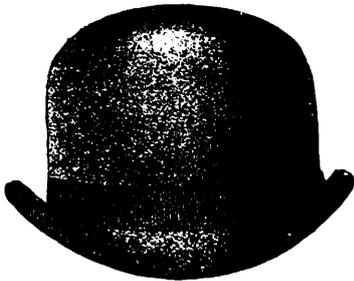
HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

ETABLIS EN 1852

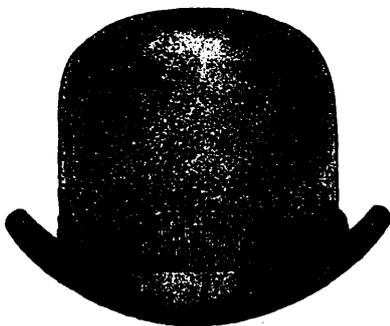


(Premier prix)

LORGE & CIE.,



CHAPELLIERS ET
MANCHONNIERS



21, rue Saint - Laurent
MONTREAL

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr ; six mois : 10 fr ; Union postale, un an 20 : fr ; six mois : 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202

2050



VOUS CONSERVEREZ VOS FORCES

EN FAISANT USAGE DU

JOHNSTON'S FLUID BEEF.

La Compagnie d'Assurance
NORTHERN OF ENGLAND.

Capital..... \$15,000,000
Fonds accumulés..... 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

1724 NOTRE - DAME, MONTREAL

ROB. W. TYRE, Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE

ELZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL

SIROP
ANTI-BRONCHITE

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le Foie et les Pouxmons ; fait expectorer, sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

2461, NOTRE-DAME, MONTREAL

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for it IN NEW YORK.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorrhoides, etc., réputés incurrables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1.—Pour démangeons de toutes sortes.

Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.

Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18.—Pour les hémorrhoides. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES,
Saint-Eustache, P.Q.

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

26, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS

Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs

Moutarde Française, Glycerine, Collefortes.

Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10—RUE DE BRÉSOLES—10

(Bâtisses des Sœurs)

MONTREAL



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1431, rue Notre Dame, à l'enseigne du Sauvage.

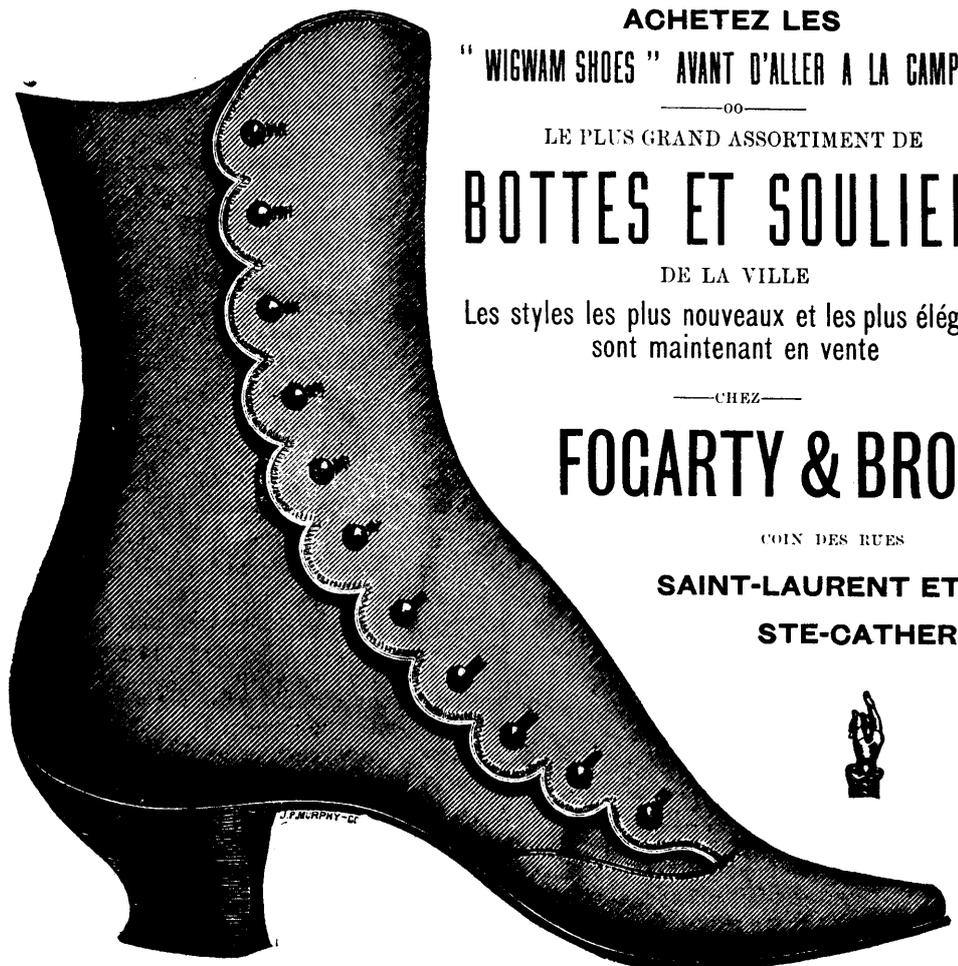
Montréal, 9 mai.

CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démangeoison et dartres aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1431, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

A. LAFERRIERE, typographe,
No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.

On trouvera les mêmes remède au No 25, rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

CHAUSSURES EN KID : \$1.00



ACHETEZ LES

" WIGWAM SHOES " AVANT D'ALLER A LA CAMPAGNE

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT DE

BOTTES ET SOULIERS

DE LA VILLE

Les styles les plus nouveaux et les plus élégants sont maintenant en vente

—CHEZ—

FOGARTY & BROS.

COIN DES RUES

SAINT-LAURENT ET

STE-CATHERINE

CHAUSSURES EN KID : \$1.00

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 3 AOUT 1889

SANS MÈRE

QUATRIÈME PARTIE

LE DEFAT DE LA CUIRASSE

(Suite)

Est-ce étonnant après cela, que je vous aie aimée si bien et si vite quand je vous ai eu rencontrée?... Voyez-vous, petite Clo, mes yeux ne vous ont pas reconnue tout de suite, vous êtes devenue trop grande et trop belle pour cela, mais mon cœur ne s'y est pas trompé, lui, et il a eu vite repris la chère habitude d'autrefois.

—Que Dieu est bon!... murmura-t-elle extasiée de ces douces paroles. Figurez-vous, Robert, que je m'en voulais presque de ce souvenir. Il me semblait que l'affection conservée à mon cher petit camarade vous volait une parcelle de ce cœur où vous êtes seul aujourd'hui avec ma bienfaitrice.

Maintenant, je suis contente, contente.... Lui, c'est vous!....

Ils remontèrent ce soir-là à Montmartre, la main dans la main, sans plus se parler, vivant dans le passé, bénissant Dieu de cette rencontre si inespérée, heureux à en mourir de s'être ainsi connus jadis, de s'être toujours aimés.

Clotilde rentra chez elle, ne lisant toujours pas dans son cœur, calme, sans regret comme sans ambition, trouvant très bonne cette affection qu'elle appelait sans cesse une amitié fraternelle, et qui remplissait toujours si absolument sa vie.

Robert, de son côté, était peut-être encore plus heureux que son amie.

—Qui sait, disait-il, si même inconsciemment, ce n'est pas mon souvenir qui l'a protégée et sauvée dans sa pauvre existence si abandonnée? Qui sait si ce n'est pas lui, encore, qui me l'a gardée si chaste, si pure, si immaculée?...

Et en un hymne fou de reconnaissance et d'amour, son âme montait, prête à éclater de joie.

Son bonheur, il eût voulu le chanter aux étoiles, le dire aux anges, en remplir le ciel et la terre!....

Il aimait grandement, absolument, exclusivement, autant que le cœur de l'homme peut contenir d'amour.

Et il était aimé de la même façon par la plus exquise créature que l'on puisse rêver.

Tout à coup il se trouva devant l'usine.

Par les fenêtres ouvertes arrivait la voix de Georgette.

Elle chantait, pendant qu'Adèle l'accompagnait au piano.

La jeune fille avait un très bel organe de mezzo, mais qui, dans les notes graves, surtout, était d'une sécheresse et d'une dureté extraordinaires.

Ces accents arrachèrent Robert à son rêve d'or, et le firent lourdement retomber sur terre.

Il fit le tour des massifs, passant dans l'ombre

de l'usine afin de ne pas être vu du salon. Puis, gagnant les jardins, il prit l'escalier de service derrière la maison, et monta dans sa chambre.

Là, il se jeta sur son lit, cacha sa tête dans ses mains et éclata en sanglots.

—Mon Dieu! murmurait-il au milieu de ses larmes, que le devoir est dur! Je ne pourrai jamais l'accomplir, le mien, car j'aime mieux mourir que de prendre Georgette pour femme et de renoncer à Clotilde!

VII.—LA VOLONTÉ DE GEORGETTE

L'intimité de sir Jonathan Pierce avec la famille Chaniers grandissait tous les jours.

L'Américain ne parlait point de revenir à New-York, et nul dans la maison ne songeait à trouver bizarre son long séjour en France.

Il aimait si profondément Georgette!... Et, dans toutes ses relations avec Pierre de Sauves, il avait apporté tant de tact, une délicatesse si grande, des sentiments si élevés!....

à des sentiments meilleures? Elle ne l'avait point dit. Mais ce qu'il y avait de sûr, c'est qu'elle n'avait jamais plus fait part, même à Adèle, de ses impressions sur l'étranger.

Cependant, elle l'avait vu de près, de très près même, car presque chaque jour, ainsi que sir Pierce l'avait demandé, la jeune femme de charge lui conduisait Georgette le matin, avant déjeuner.

Alors, tous les trois, ils montaient dans la voiture qui attendait toujours si Jonathan à la porte de l'Hôtel Continental, et ensemble, ils allaient où il plaisait à la capricieuse enfant de les conduire.

Sir Pierce faisait asseoir Georgette et Suzanne dans le fond de la voiture, celle-ci à droite, à la place d'honneur, et il la traitait non point comme une gouvernante, mais bien comme si elle eût été Mme Chaniers elle-même.

Alors, on allait chez toutes les bonnes faiseuses, dans tous les magasins en renom, on visitait tous les bazars, on pillait les marchands de bibelots, de fantaisies, les bijoutiers surtout....

Jamais sir Jonathan ne trouvait Georgette assez exigeante, assez fantasque.

—Ecoute, disait-il. Voyez-vous, Georgette, quand vos beaux yeux rient et me disent merci, sans même que vos lèvres aient remué, je voudrais avoir les trésors de Golconde pour les jeter sous vos petits pieds.

Elle semblait touchée de cette folie de tendresse, et aimait l'Américain... autant qu'elle pouvait aimer.

Ces matinées, du reste, paraissaient constituer une très grande joie pour cet homme si froid, si maître de lui, et que si peu de chose émouvait en dehors de la maison.

Et cependant, il n'était pas complètement heureux.

Suzanne, malgré ses avances, sa sympathie constante, refusait tous ses cadeaux, lui montrant une froideur évidente.

Non-seulement dans leurs courses à travers Paris, elle ne choisissait rien, n'acceptait rien, mais elle avait des silences bizarres durant lesquels elle fixait étrangement sir Jonathan, paraissant de ses yeux noirs, un peu durs, vouloir lire jusqu'au fond de cette âme mystérieuse.

Un jour, il se sentit plus mal à l'aise qu'à l'ordinaire, sous ce regard inquisiteur, lui, cependant l'impassible et dont le flegme américain ne se démontait pas aisément.

—Qu'avez-vous à me regarder ainsi? lui demanda-t-il doucement.

—Est-ce que cela vous gêne? répondit la gouvernante en l'examinant plus attentivement que jamais.

Il essaya de rire.

—Non, dit-il, vos yeux sont trop beaux pour cela.

—Alors, qu'est-ce que ça vous fait?

—Rien. Pour savoir.

—Eh bien! je songe!....

—A quoi?

—Au passé.

Il n'insista pas et parla aussitôt d'autre chose.

Pas un muscle de son visage n'avait bougé.

Il sembla pourtant à Suzanne que ses yeux gris subitement s'étaient assombrés.

A l'usine, il avait formellement refusé de se mêler en quoi que ce soit des affaires.

Il avait bien fallu cependant un jour accéder aux très vives instances de Pierre qui avait voulu, presque exigé même, lui montrer tout ce qui touchait à leur commune association: l'outillage, les



Puis, doucement, il s'agenouilla devant la jeune femme.—Voir page 90, col. 2.

Adèle était absolument conquise. Et cela, sans discussion possible. Ce n'était pas étonnant: Georgette était sa grande faiblesse.

Ce qui se comprend; la fillette, née dans de si douloureuses circonstances représentait pour elle, non pas seulement ce que sont d'habitude les autres enfants pour leurs mères, mais aussi le souvenir de celui qui était si tragiquement parti.

Quant à Pierre, sir Jonathan avait instruit et soigné Robert avec un dévouement qui avait d'avance ouvert à l'Américain les portes de ce cœur loyal et bon, qui ne demandait qu'à aimer et croire au bien.

Suzanne elle-même, devant le grand courant de sympathie qui entourait le nouveau venu, semblait avoir fait taire son mauvais vouloir des premiers jours.

Y avait-elle renoncé?... Et était-elle revenue

machines, les modèles, la comptabilité. Il était entré alors pour la première fois dans le cabinet que Pierre occupait maintenant avec son fils, après l'avoir si longtemps partagé avec sa sœur.

Rien n'y avait été changé, depuis que M. de Sauves au retour de sa prison y avait trouvé le portrait de Georges et le sien pendus au mur, par les mains pieuses d'Adèle.

Lorsque sir Jonathan y pénétra, c'était un matin ; Suzanne, négligemment, s'étant attardée sans doute à un ouvrage qu'elle ne faisait cependant pas d'ordinaire, essayait les bibelots de la cheminée, les échantillons des derniers modèles, disséminés sur les tables et les meubles, un peu de tous les côtés.

—Alors, dit sir Pierce de sa voix calme, sans inflexion, de la voix qu'il avait toujours en dehors de la famille Chaniers, c'est ici que vous passez une partie de votre vie avec Robert, monsieur de Sauves ?

—Oui, ici même. Voici ma place, voici celle de mon fils.

—Savez-vous que cette pièce détonne à côté de votre maison si artistiquement arrangée, si élégante et si soignée ? . . .

Pierre sourit tristement.

—C'est vrai, dit-il, elle diffère un peu. Mais ma sœur a tenu essentiellement à ce que rien n'y fût changé. C'est à cet endroit même que son mari a été si lâchement assassiné ; ici que, depuis lors, elle a lutté, travaillé et souffert.

Le visage de sir Jonathan était devenu très grave, un peu triste.

—C'est le portrait de M. Chaniers qui est là, n'est-ce pas ? demanda-t-il en désignant contre le mur l'image de Georges. Et celui-ci est le vôtre ? Pierre inclina silencieusement la tête.

L'Américain s'approcha du mur.

Suzanne n'essuyait plus rien et le regardait aussi fixement que le matin, lorsqu'elle était assise dans la voiture vis-à-vis de lui.

—Vous n'avez pas changé, vous, monsieur de Sauves, depuis que ce portrait est fait, déclara sir Pierce au bout de quelques secondes de silence. Pas même grossi. On vous dirait à peine le frère aîné de votre fils, ajouta-t-il, toujours tranquille.

Puis se retournant vers le portrait de Georges, sans attendre la réponse de Pierre.

—Et votre beau-frère, quelle heureuse et charmante physionomie il a là-dessus, était-il ressemblant ?

—On dirait qu'il va parler ; avec une expression encore plus sympathique, heureuse et gaie, si c'est possible.

On ne comprend pas comment cet homme-là a pu avoir un seul ennemi.

Puis tout à coup :

—Georgee ne lui ressemble pas.

—Non, du tout.

—Cependant, les filles d'ordinaire sont les portraits frappants des pères. Celle-ci n'a pas davantage de Mme Chaniers.

Dans son coin, Suzanne, les sourcils froncés, paraissait en proie à une sorte de stupéfaction.

Très bas, elle murmura :

—Est-ce qu'autant de sang-froid serait possible ? . . .

Aussitôt, elle sortit.

Sir Pierce la suivit un instant des yeux.

Avait-il entendu les paroles que la jeune gouvernante avait balbutiées ?

Peut-être, car son sourcil imperceptiblement frémissait.

Mais, sans reprendre sa conversation, il dit à Pierre :

—Voyons cette fameuse comptabilité, M. de Sauves, puisque vous y tenez et afin d'en être débarrassé le plus vite possible.

—Cela vous ennuie donc beaucoup ?

—Enormément, je vous l'ai déjà dit. Je m'étais bien juré en Amérique de ne point m'occuper une seule minute de ces choses en venant en France. Mais puisque vous le voulez, finissons-en au plus tôt. Je vous préviens seulement que je ne connais rien aux chiffres qui m'horripilent, James s'en étant toujours exclusivement mêlé.

Cependant, il écouta le caissier lui montrant la situation de la maison ; il lut quelques lettres de

correspondants, il reçut les explications fort lucratives, d'ailleurs, de M. de Sauves.

Mais il ne regardait, n'entendait, n'écoutait même que d'une oreille distraite.

On voyait que son esprit était ailleurs.

Quelques heures après, au déjeuner, il profita d'une absence de Georgette pour dire :

—Et ce mariage, quand le célébrons-nous ?

Robert devint plus blanc que sa serviette. Heureusement placé à contre-jour, il put dissimuler la violente émotion qui le poignait.

Gaiement Adèle, heureuse, répondit :

—Oh ! nous avons encore le temps. A l'hiver nous y penserons plus sérieusement.

—A l'hiver, dit sir Jonathan, c'est trop tard.

—Georgette est si jeune, dix-sept ans seulement. Il faudrait, au moins, attendre ses dix-huit.

—Il ne m'appartient point, chère madame, de peser sur vos décisions de famille, seulement, je voudrais bien y assister à ce mariage, et comme je dois partir très prochainement, je ne pourrai pas, dans six mois, faire un nouveau voyage en France.

—Ne vous en allez pas, grand ami, s'écria aussitôt Mlle Chaniers, ne trouvez-vous pas notre vie bonne ici ?

—Trop Georgee.

—Jamais trop. Maman dit que le bonheur est une chose rare dont il faut profiter à mort quand on a la chance de mettre la main sur lui.

—Vous êtes adorable, Georgee. Mais je ne puis m'éterniser dans cette existence heureuse, pour bien des raisons.

—Lesquelles ?

—Pour n'en dire qu'une, sir James ne pourrait pas longtemps se passer de moi, là bas . . .

—Oh ! dit Pierre, ce motif-là ne tient pas debout.

Benjamin commence à seconder admirablement son père, et la partie artistique peut être dirigée par vous aussi bien de Paris que de New-York.

—Moi, vous voudriez me faire travailler ici ? demanda sir Pierce avec un étonnement peut-être un peu effrayé, mais à coup sûr extraordinaire chez lui.

—Pourquoi pas ? Vous recommenceriez à diriger Robert comme autrefois. Quant à moi, je n'attends que son mariage pour me retirer des affaires et lui céder la direction pleine et entière de notre maison.

—Ce qui est une fameuse idée, Robert étant bien le garçon le plus droit, le plus intelligent et le meilleur qui se puisse rencontrer.

—Sir Jonathan, murmura le jeune homme embarrassé, je suis là !

—Je le sais bien. Mais parce que je ne vous ai jamais dit ce que je pense de vous, Robert, vous croyez peut-être que je ne vous ai pas apprécié. Il n'y avait pas un mois que vous étiez chez nous, à New-York, que je savais bien à quoi m'en tenir sur votre compte, allez. Et Georgee a une fameuse chance d'avoir rencontré un fiancé tel que vous.

—Alors, s'écria la jeune fille sans laisser à son cousin le temps de répondre, puisque vous aimez Robert, mon grand, mon cher ami, ne nous quittez pas . . . jamais.

Nous ne ferons tous qu'une famille. Vous verrez comme ce sera heureux. D'abord, Robert, qui est un sauvage, sera enchanté d'avoir quelqu'un pour me promener, m'emmener dans les théâtres, dans les bals, partout enfin où il s'abomine, et mon oncle Pierre aussi. Ensuite, vous serez le parrain de nos enfants, et vous les gâterez, et vous les adorerez. Est-ce que cela ne vous tente pas ?

—Oh ! si, mais . . .

—Il n'y a pas de mais. Les enfants de sir James ne vous aimeront pas comme moi. Votre place est donc ici, n'est-ce pas, maman ?

Sir Jonathan leva les yeux sur Adèle et l'enveloppa d'un regard si anxieux, si troublé, si suppliant en même temps, que la jeune femme rougit profondément et ne répondit pas.

Robert, absorbé dans les plus douloureuses, les plus poignantes réflexions, n'avait rien vu.

Pierre, pas davantage.

Seule, Georgette avait saisi au vol le regard de l'Américain, et une expression d'abord un peu étonnée, puis très heureuse s'était épanouie sur son visage intelligent.

Dehors, la cloche de l'usine sonna.

—Je vais surveiller la reprise des travaux, dit Robert en se levant. Il y a des commandes pressées et difficiles.

—Moi, ajouta M. de Sauves en imitant son fils, j'ai un rendez-vous pour deux heures, je n'ai que le temps de monter en voiture. Venez-vous, Jonathan ?

—Non, répondit Georgette, il fait trop chaud. Sir Pierce va rester avec nous, quand la chaleur sera tombée je lui rendrai sa liberté, pas avant.

Pierre n'insista pas et sortit.

On passa dans un petit salon où Adèle se tenait presque toujours depuis qu'elle avait cédé à Robert sa place dans la direction de l'usine.

Elle était admirablement jolie cette pièce ; à chaque pas, dans les tableaux pendus aux murs, dans les bibelots encombrant le moindre coin, dans les meubles familiers où l'on se reposait à l'aise, on sentait la femme intelligente, amoureuse du foyer et de l'intérieur.

Par les fenêtres entr'ouvertes, on voyait une pelouse qu'Adèle ne laissait point faucher parce qu'elle adorait l'odeur grisante des prés fleuris ; les herbes folles grandies à l'aise, agitaient très doucement, comme les vagues d'un lac, leurs tiges gris de lin ; tout autour, le soleil riait au travers des feuilles encore vertes des grands arbres du parc ; de temps en temps, une volée de moineaux s'en allaient subitement effarouchés en poussant des cris aigus.

L'heure était charmante, et tout, jusqu'au bruit des grandes machines de l'usine, imprimait à ce petit coin de terre un étrange cachet de vie et de bonheur.

—Sir Jonathan, dit tout à coup Georgette, vous nous avez donné tout à l'heure, pour ne pas rester en France, une bien mauvaise raison, que mon oncle Pierre a du reste très vite jetée par terre. Mais vous avez dit que vous en aviez d'autres. Voulez-vous me les confier ? . . .

—Ma fille, dit Adèle en essayant d'être sévère, tu es indiscrette.

—Avec mon grand ami ? Oh ! que non pas, ce n'est guère possible.

—Georgee a raison, madame ; d'elle, tout me charme et me plaît.

—Tu vois, maman. Alors, monsieur, confessez-vous.

—C'est si difficile !

Il regardait toujours Adèle qui, de plus en plus, détournait la tête, se sentant mal à l'aise.

—Oui, continua-t-il, je suis un pauvre homme qui ai vécu seul et que l'absence d'affection a rendu sauvage au point de ne plus savoir, de ne plus pouvoir même exprimer ses pensées.

—Même si l'on vous aide ?

—Oh ! cela, Georgee, c'est une autre affaire !

—Ma fille ! que vas-tu dire ? balbutia Mme Chaniers éperdue. Tais-toi, terrible enfant que tu es ! . . .

Mais Georgette s'agenouilla devant sa mère avec une grâce adorable et caline qu'elle n'avait certainement jamais eue avec la pauvre femme, et qui, tout en remuant délicieusement le pauvre cœur d'Adèle, ajoutait encore à son trouble.

—Pourquoi veux-tu que je me taise, chère maman si bonne ? lui dit-elle en la couvrant de baisers. Pourquoi ne veux-tu pas que je vous confie à tous les deux le plus cher désir de mon cœur, le rêve le plus ardent de ma pensée ?

—Oh ! parlez Georgee, s'écria Jonathan ému à en mourir, parlez, chère enfant tant aimée, vous dont le cœur devine tout ce que pense et veut le mien . . .

Comme s'il ne l'avait point interrompue, elle continua :

—Ce que je vénère, ce que j'adore le plus au monde, c'est vous deux. Toi, comme lui, maman. Je t'en supplie, restez toujours à mes côtés, ne vous séparez point de moi, ni l'un ni l'autre. Qu'en t'aimant chaque jour davantage, chère adorée, je ne le pleure pas, lui, je ne le regrette pas ! . . .

Adèle, la tête cachée dans ses mains, n'osait répondre et sanglotait tout bas.

Oh ! certes, elle avait aimé Georges ! . . .

Mais il y avait dix-huit ans qu'il était mort, et c'était Georgette qui la suppliait, qui pour la première fois lui parlait si tendrement, si doucement, que pouvait-elle faire, penser ou répondre ?

Rien, sinon qu'elle adorait cette enfant et qu'elle était vis-à-vis d'elle faible au point de ne pas savoir la contrarier, encore moins lui résister.

La jeune fille reprit :

—Sir Jonathan ne répond pas ; mais comme il m'approuve !... Je le vois bien dans ses yeux ! Oh ! chère maman, je n'ai jamais connu mon père, mais celui-ci ne m'aime-t-il pas autant qu'il eût pu m'aimer lui-même, et peux-tu être assez cruelle pour séparer ce que Dieu seul a pu unir, en mettant dans nos cœurs étrangers un amour si grand !

Sir Pierce s'était levé.

Doucement, à son tour, il s'approcha de Mme Chaniers et écarta ses mains jointes sur son visage.

—O madame, fit-il d'une voix qui s'étranglait dans une émotion souveraine, votre fille a deviné mes pensées, parce que, ainsi qu'elle vient de vous le dire, Dieu seul a pu vouloir que nous fassions une seule famille en nous inspirant une tendresse si grande, si profonde. Soyez bonne, et que le projet de l'enfant devienne aussi le vôtre. A nous deux, nous l'aimerons mieux, nous la rendrons plus heureuse. Ne me regardez pas, moi indigne d'une créature aussi parfaite que vous, et qui cependant donnerais avec tant de joie ma vie pour vous tous, pensez à elle... Je ne saurais peut-être pas vous aimer comme vous méritez de l'être !... Mais quelle reconnaissance dans mon cœur pour vous, qui me laisserez asseoir à votre foyer, qui donnerez un si doux, si cher asile à ma vieillesse solitaire.

—Mon Dieu ! balbutia Adèle, que prétendez-vous tous les deux !... Etes-vous fous l'un et l'autre, en vérité !... Et que dirait Pierre d'une semblable résolution ?

—Mon oncle, s'écria Georgette. Oh ! chère maman, ne t'en préoccupe pas, je me charge de lui !... Je suis sûre qu'il a déjà pensé à ce mariage lui-même. D'ailleurs, il aime déjà sir Jonathan comme un frère !...

—Quitter mes vêtements de veuve !... murmura-t-elle. Jamais !...

—Ne me répondez pas aujourd'hui, madame, je vous en prie. Consultez M. de Sauves, consultez Robert qui est un homme, et prenez tout votre temps pour me faire part de votre décision.

—Maman ! méchante maman !... s'écria Georgette en sanglotant, tu ne m'aimes pas ! Si Jonathan repart, je partirai avec lui !

Toujours près d'elle, l'Américain pressait dans les siennes la fine main si douce d'Adèle Chaniers.

—Madame, balbutia-t-il doucement, par grâce, ne la désespérez pas !

A cet instant, au seuil de la porte ouverte sans bruit, Suzanne parut.

Lui, dans cette position !...

Elle poussa un grand cri.

Subitement, sir Pierce se retourna.

Madame Chaniers courut vers son amie comme à une Providence, comme à un suprême refuge.

—Suzanne ! ma sœur chérie, s'écria-t-elle, parle, éclaire-moi, sauve-moi !...

—Qu'est-ce que c'est ? demanda la femme de charge haletante, les lèvres tremblantes, horriblement pâle.

Ce fut Georgette qui répondit.

—Ecoute, lui dit-elle, le sourcil froncé, et prends bien garde à tes paroles, à tes actes. Je puis ne jamais te pardonner ce que tu vas dire et ne pas te revoir de ma vie, si tu me contraries ; ou bien t'aimer, au contraire, mille fois plus que par le passé, si tu parles comme moi.

—Mon Dieu !... balbutia Suzanne éperdue, que vais-je entendre ?...

—La vérité, puisque tu veux la savoir, répondit Mme Chaniers d'une voix ferme et décidée : sir Jonathan Pierce offrirait à ma mère son nom, et moi qui l'adore, je veux—entends bien—je veux qu'elle l'accepte, afin de ne jamais plus me séparer de lui.

Suzanne chancela et jeta ses bras en avant.

Georgette ne lui laissa pas le temps de répondre.

—Si maman me refuse, dit-elle, si tu lui donnes le conseil de le faire, je ne vous reverrai ni l'une ni l'autre jamais, et je suivrai sir Jonathan en Amérique.

—Et Robert ?... s'écria Adèle.

—J'aime Robert, c'est vrai. Mais Jonathan me trouvera un autre mari. Quant à maman, à toi, j'ai pour vous une grande, une profonde affection,

certainement... Et cependant... que Dieu me pardonne ! celui que j'aime au-dessus de tout, c'est sir Jonathan, et de lui je ne veux plus vivre éloignée !

Dans les yeux de l'Américain une joie sans pareille brillait, une joie dont il ne songeait même plus à voiler les flammes indiscrettes.

Cependant, devant le visage bouleversé d'Adèle, devant la stupéfaction douloureuse de Suzanne, il essaya de protester.

Georgette venait de se pendre à son cou, sanglotant sur son épaule.

—Oh ! certes, Georgee adorée, murmura-t-il en baissant religieusement les cheveux de la jeune fille, moi aussi je vous aime, et Dieu seul peut voir le bonheur profond que me donnent vos paroles !... Mais vous avez tort de parler ainsi, enfant chérie, et votre mère doit passer avant tout.

Il se retourna vers Adèle.

—Pardonnez-lui, madame, dit-il doucement, vous l'avez trop aimée, elle n'a pas encore souffert.

Plus bas, il ajouta en s'adressant aux deux femmes.

—Ne commencez pas aujourd'hui à lui apprendre ce que c'est que la douleur... Mais vous êtes si bonnes l'une et l'autre que j'ai confiance ; et c'est à ce sentiment que je laisse ma vie.

Quand elles levèrent les yeux toutes les trois, sir Pierce n'était plus là.

Georgette confuse, fit quelques pas, puis tout à coup, elle se jeta dans les bras d'Adèle.

—Maman, maman chérie, s'écria-t-elle, il a raison, pardonne-moi ! Je t'aime à la folie, vois-tu ; Suzie aussi !... N'êtes-vous pas mes deux mères ? Il ne faut pas m'en vouloir de mes paroles, elles se sont échappées malgré moi de mes lèvres !

—Enfin, tu l'aimes plus que nous ? demanda Suzanne toujours bouleversée à ne pas savoir où elle était. Nous qui t'avons élevée, qui t'avons adorée, qui n'avons, depuis que tu es au monde, vécu que pour toi !...

—Non, mille fois non, je ne l'aime pas plus, je l'aime autrement.

Vous, vous êtes mes mères, mes anges gardiennes, tout ce que je vénère et tout ce que j'adore... Lui, je ne sais pas ! Mais il me semble que si je ne le voyais plus, ou seulement s'il était malheureux par vous, je mourrais.

Et tout à coup, les nerfs exaspérés de la jeune fille se détendirent en une crise de sanglots atroce.

Elle se tordait dans les bras des deux pauvres femmes éperdues sans que rien ne la puisse ni consoler, ni calmer.

Peu à peu ses larmes cessèrent, mais un froid mortel la prit, une grande pâleur couvrit ses traits, ses yeux s'alanguirent et elle murmura en serrant la main de Suzanne épouvantée.

—Méchante !... ta haine pour mon ami me tue !...

Aussitôt ses paupières se fermèrent elle ne remua plus, terrassée par la syncope.

—Mon Dieu ! murmura Mme Chaniers désespérée, est-ce qu'elle est morte ?

Difficilement, Georgette revint à elle.

Cependant, elle finit par ouvrir les yeux.

—Maman, murmura-t-elle d'une voix qui semblait à Adèle désespérée, plus belle que toutes les musiques du ciel, Suzanne, je vous aime bien !...

Elles la couvrirent de baisers toutes les deux.

Suzanne la caressa encore plus que Mme Chaniers, peut-être, car elle l'adorait, et très faible vis-à-vis de son idole, elle se reprochait déjà comme un crime ses soupçons, si peu justifiés du reste, vis-à-vis de sir Jonathan Pierce.

Après tout, que lui avait-il fait l'Américain ?

Qu'avait-elle à lui reprocher ?... Que savait-elle sur son compte ?...

Rien du tout.

Son regard lui déplaisait !... Elle trouvait ses yeux faux, et l'expression particulière, et peut-être injuste ?... puisque Robert, surtout Pierre de Sauves, un homme d'honneur et d'intelligence perspicace cependant, ne l'avaient point trouvé, n'ayant au contraire que de la sympathie pour sir Pierce ?...

Avait-elle donc le droit de bouleverser toute une famille par ses idées stupides ?... Peut-être même de tuer l'enfant adorée que personne jusque-là n'avait jamais contrariée ?...

—Et nous, s'écria-t-elle en la pressant dans ses bras, crois-tu donc, chère, chère enfant, que nous ne donnerions pas notre vie pour toi ?...

—Alors ne me contrariez pas, aimez sir Jonathan.

—Nous ferons tous ce que tu voudras dit Adèle, folle d'angoisse d'avoir vu Georgette sans mouvement, si blanche et si froide.

—Tu le prendras pour mari... n'est-ce pas ?... Oh ! ne dis pas non ! Je t'aimerai tant. Cela seulement peut me rendre heureuse...

Et comme elle pâlisait encore, Adèle épouvantée répéta :

—Oui, je crois que ferai même cela pour toi ! mais guéris, guéris vite...

Pierre de Sauves entra.

En voyant Georgette si pâle, Adèle et Suzanne en larmes, il voulut savoir ce qui s'était passé.

Ce fut la jeune fille qui le lui dit.

Un peu étonné, il le fut d'abord.

Il s'était si peu habitué à cette idée que sa sœur pouvait quitter ses vêtements de veuve, et de prendre un autre mari, que, sur le coup, il resta sans paroles.

Mais après tout, à trente-huit ans qu'elle avait, elle était encore jeune, très belle, et elle avait été si peu mariée !...

Le besoin d'aimer, de s'appuyer sur quelqu'un, de ne pas rester seule au foyer, quand Georgette appartiendrait à son mari et à ses enfants ne pouvait-il reprendre ses droits, et n'avait-il pas lui, Pierre le besoin de l'encourager dans cette voie, plutôt que d'y porter obstacle par un seul mot ?

M. de Sauves avait trop de délicatesse pour ne pas penser instantanément à ces choses.

D'ailleurs, il aimait sir Jonathan, et avait une grande sympathie pour celui qui avait élevé et soigné Robert.

Là aussi, il crut voir pour lui, pour son fils, une dette de reconnaissance à acquitter ; et il se crut obligé de donner une famille à sir Pierce comme paiement de son amour et de sa sollicitude pour sa nièce et son fils.

—Il aime beaucoup Georgette et Robert, dit-il au bout de quelques instants, et tous ensemble, nous n'aurions qu'un foyer !

Georgette d'un bond fut debout.

—O mon oncle, s'écria-t-elle, tu es la bonté incarnée et tu es bien créel pour faire le bonheur de tout ce qui t'entoure !

Elle se retourna vers sa mère.

—Quand je te disais, maman, qu'il consentirait !

Je ne m'étais pas trompée ! Et cependant, qu'y a-t-il au monde de plus délicat, de meilleur, de plus honnête que lui ?... Tu n'as plus d'objection à faire n'est-ce pas ?

Adèle baissa la tête et, sans vouloir démêler tout ce qui s'agitait, criait et protestait au fond de son âme, elle répondit :

—Pour te voir heureuse que ne ferais-je pas !

M. de Sauves, lui, en souriant se contenta de dire :

—Sais-tu, fillette que tu aimes beaucoup sir Pierce !... Nous aurions presque le droit d'être jaloux de lui, nous qui t'avons élevée.

D'une voix grave, qui ne lui était pas naturelle, Georgette répondit :

—Je l'aime en effet beaucoup, d'une affection bizarre, singulière, que je n'analyse pas et que je sens très profonde. Mais vous ne serez jaloux de ce sentiment ni les uns ni les autres, parce que vous êtes tous trop bons et trop parfaits pour cela.

Dans un coin, Suzanne, les yeux assombris, regardait Georgette avec une angoisse sans nom ; et des pensées encore confuses, mais plus fatigantes que jamais, se battaient dans sa tête malade.

Elle remontait par la pensée dans la nuit poignante de ses souvenirs.

Et que de choses entrevues !...

Georges !... son bonheur !... La naissance de la fillette !...

Par-dessus tout, persistante, douloureuse, anxieuse comme une obsession, cette apparition, jamais expliquée d'Eugène Gages, la nuit du crime-au pied du berceau de l'enfant qui venait de naître.

Et malgré elle, cette idée sans cesse remontait à son cerveau :

— Pourquoi donc l'aime-t-il autant, sir Jonathan ? . . .

Pourquoi Georgette elle-même éprouve-t-elle pour lui ce bizarre amour qu'elle n'explique pas ?

VIII.—A BELLEVILLE

Robert n'ayant point soulevé d'objections au mariage d'Adèle, que Pierre lui-même se chargea de lui apprendre, on annonça à sir Jonathan, au bout de quelque jours, que sa demande était agréée.

Le fiancé de Georgette, en effet, ne voyait qu'une chose, et elle dominait tout pour lui : Si Jonathan se mariait avec sa tante, il restait en France, et par suite son union à lui, avec sa cousine, pouvait être indéfiniment ajournée.

Il saurait bien alors trouver des prétextes pour éloigner cette échéance terrible ! . . .

Et plus cette date fatale pour lui serait retardée, plus il verrait Clotilde, plus il l'adorerait, plus il vivrait heureux dans ce bonheur absolu que lui créait un amour sans cesse grandissant.

Que lui arriverait-il après ? . . .

Il ne se le demandait pas ; pour la première fois de sa vie, il aimait, et lui, dont la conduite avait été aussi grave et aussi austère que celle de son père, il s'abandonnait à cette joie sans nom d'aimer, sans rien chercher de plus, ainsi qu'un voyageur qui eût respiré en fermant les yeux le parfum de fleurs divines, venues au bord d'un gouffre.

Discret fut l'amour de sir Jonathan Pierce, et pleines de tact les visites qu'il fit à celle qui consentait à porter son nom.

On voyait bien que c'était surtout leur commune affection pour Georgette qui les unissait, car jamais il n'osa même toucher la main de la jeune femme.

Seuls, les regards de l'Américain, lorsqu'ils se levaient sur elle, et qu'ils étaient sans témoin tous les deux, l'enveloppaient de chauds et ardents afflues.

— Pardonnez-moi, lui dit-il un jour, si je sais aimer je ne sais point l'exprimer. Tout ce que je ressens se passe au-dedans de moi-même, je suis un sauvage.

Elle ne répondit que par un sourire très triste.

Et tout au fond de son être elle maudissait presque cette enfant, si chère cependant, de sa volonté exigeante et impitoyable ; elle lui en voulait de lui faire profaner Georges, son idole, son unique amour, le souvenir sacré et inviolé de sa jeunesse heureuse.

Quant à Suzanne, on l'eût dite subitement devenue muette, tant était profonds et bizarres ses longs silences.

Jamais plus, elle ne s'était permis un mot de louange ou de blâme sur la résolution d'Adèle ; jamais elle n'adressa la parole au Yankee ; le matin quand elle conduisait Georgette, on l'eût dite changée en quelque statu de la Réflexion ; à peine répondait-elle par monosyllabes aux questions qu'il lui posait, ou aux compliments qu'il lui faisait.

— Pourquoi me regardez-vous si fixement, miss Suzy ? lui demanda-t-il un jour, où assis vis-à-vis d'elle dans le grand coupé noir, il paraissait horriblement mal à l'aise sous la persistance aiguë de ce regard qui ne se baissait pas.

— J'ai idée que vous vous en doutez ! répondit-elle hardiment.

Il essaya de sourire ; mais son œil gris eut subitement une expression aussi cruelle que le tigre s'appétant à bondir sur sa proie.

Suzanne crut que malgré la présence de Georgette il allait lui sauter à la gorge et l'étrangler.

Très brave, elle se replia sur elle-même, prête à se défendre.

Elle se trompait. Sir Jonathan ramena sur sa prunelle allumée, sa lourde paupière légèrement frémissante, et ce fut de sa voix naturelle, toujours aussi impassible qu'il répondit à la jeune gouvernante :

— Moi ? . . . Non, pas le moins du monde. Mais vous voulez peut-être m'hypnotiser ? C'est la mode.

— Peut-être, fit-elle aussi impassible que lui. Je vous conseille de prendre garde.

— Merci de l'avis, mais . . . je n'en ai pas besoin.

Il riait maintenant à pleines lèvres.

Malgré cela il semblait à Suzanne que le rire sonnait faux et que la prunelle restait inquiète, même un peu effarée.

Ce jour là il dévalisa tout un magasin de la Paix et rapporta à Adèle qui n'avait que fort peu de bijoux, des écrins à faire pousser des exclamations de joie à une reine.

Et comme Mme Chaniers le remerciait très confuse et encore plus embarrassée d'attentions qui ne parvenaient point à entamer ses secrètes répugnances, il lui répondit :

— Le plus heureux de tous c'est moi. Ah ! si je pouvais vous faire comprendre ce que mon cœur renferme pour vous d'affection et de reconnaissance ! . . .

Puis, doucement il s'agenouilla devant la jeune veuve.

— Maman, dit ce même soir Georgette à Mme Chaniers, j'ai été méchante avec ta protégée. C'est bien la créature la plus adroite qui existe. Tes dernières robes sont des merveilles, les corsages ont une grâce extraordinaire.

Mais aussi, tu es si belle que tout te va ! . . .

— Flatteuse ! fit la pauvre mère charmée de cette douceur inaccoutumée. Où veux-tu en venir ?

— Que la plus jolie de mes toilettes est incontestablement la robe à bouquets que m'a faite Mlle Clotilde.

L'autre soir, je l'ai mise à l'Opéra, et tout le monde me regardait. Clémentine est une maldroite à côté d'elle. Je voudrais que Clotilde me fasse un petit costume gentil, ces jours-ci. Dans le genre de celui qu'elle a fait à Mlle Gruy. Veux-tu, petite mère ? . . .

— Je ne demande pas mieux, mais à une condition toutefois.

— Laquelle ?

— Que tu ne seras plus jalouse de Clotilde, et que tu ne lui feras plus de misères.

— Puisque je viens de te dire que j'avais été méchante . . . c'est que je le regrette.

— Et tu ne recommenceras plus ?

— Comment veux-tu que je ne sois pas bonne, bonne, bonne, avec une mère aussi parfaite que toi ?

Le lendemain Mme Chaniers conduisit de nouveau sa fille chez Anatole.

A sa grande joie, celle-ci fut gracieuse, sans caprices, ni paroles dures, elle eut même pour Clotilde des paroles charmantes qui remuèrent délicieusement le cœur de l'orpheline.

— Puisque maman vous aime et s'intéresse autant à vous, lui dit-elle, je vous aimerai également. Aussitôt que ma toilette sera finie, venez me la porter, vous ferez chez moi le dernier essayage. Ce sera un moyen de vous mieux connaître et de m'attacher plus vite à vous.

— Oh ! mademoiselle ! . . . répondit la jeune fille ravie, je suis trop heureuse de vos bonnes dispositions vis-à-vis de moi. Mon cœur sera tout à vous lorsque vous le voudrez, comme il est déjà à madame votre mère.

Une fois, deux fois, Adèle ramena sa fille dans le petit salon d'essayage, et non seulement la nouvelle manière d'être de Georgette ne se démentit pas, mais une sorte de toquade succéda chez elle à la haine qu'elle avait d'abord éprouvée pour Clotilde.

Elle lui trouvait un goût aussi original que sûr, avec cela très adroite, et encore plus sympathique.

— Elle me plaît disait-elle à Adèle, autant qu'elle m'a déplu la première fois que je l'ai vue. Il faudra lui faire faire toutes tes toilettes de nocés, maman.

Ses toilettes de nocés !

Jusqu'au fond des entrailles, Mme Chaniers tressaillit en devenant toute pâle.

Georgette s'aperçut du mouvement et se hâta d'ajouter.

— Je lui ferai un beau cadeau, à cette occasion-là. De quoi peut-elle avoir besoin ?

— De tout, car elle est seule au monde, et ne possède rien que ce qu'elle gagne chez Anatole.

— Oh ! en la voyant de temps en temps, je saurai bien lui faire dire ce qui lui plairait le plus.

— Il faudra y mettre beaucoup de tact, Georgette ; car elle est aussi fière que pauvre.

— N'aie pas peur, maman. Je sais en avoir quand je veux.

Le soir d'un jour où la jeune fille avait de nouveau insisté pour que Clotilde lui apportât elle-même sa toilette à Belleville, Robert vint l'attendre à sa place habituelle sur le trottoir du boulevard Haussmann.

Malgré la joie qui envahit subitement la jeune fille à la vue du fils de Pierre, son cœur se serra étrangement : Jamais Robert n'avait eu l'air aussi préoccupé.

— Qu'avez-vous ? lui demanda-t-elle inquiète.

— Je suis très malheureux.

— Vous Robert ? Ah ! mon Dieu ! Qu'est-ce que c'est ?

— Une situation qui dure depuis longtemps et qui me désespère.

— Vous ne pouvez pas me la confier ?

— Si, mais elle vous fera peut-être souffrir.

Il sembla à Clotilde qu'on lui enfonçait un poignard dans le cœur.

Mais elle était très vaillante, elle surmonta vite la douleur aiguë qu'elle ressentait.

— Moi, dit-elle, comment puis-je souffrir, par vous ?

Et dans tous les cas Robert que fait ma souffrance si elle atténue ou console la vôtre ?

— Ne me parlez pas ainsi, je n'aurais pas le courage de rien vous dire. Vous êtes un ange ! . . .

Ils avaient pris par le plus long, ce soir-là, car la nuit était particulièrement belle et fraîche.

Au ciel, les étoiles brillaient, très pures et très lumineuses.

Le dôme de Saint-Augustin devant lequel ils étaient arrivés presque inconsciemment, s'élevait comme une grande tache blanche sous la lumière claire et sereine de la lune.

Pour la première fois, Clotilde appuya sa petite main gantée sur le bras du jeune homme et il lui dit :

— Remontons le boulevard Malesherbes, voulez-vous ? Nous nous assoirons sur un banc et nous causerons.

Elle ne se fit pas prier, et ils trouvèrent, en effet, devant un grand hôtel fermé, un banc blotti dans la partie obscure de la large voie, loin des rayons indiscrets, encore abrité par les grands arbres du parc Monceau.

— Maintenant lui demanda-t-elle, quand ils furent assis tous les deux, il faut me dire ce que vous avez.

Il commença aussitôt, quoiqu'il lui en coûtât horriblement : mais à cette petite amie charmante, si grave et si droite malgré son adorable naïveté, que pouvait-il céder ou simplement dissimuler ?

— Vous souvenez-vous, chère petite Clotilde, lui dit-il après un effort, qu'un jour vous m'avez fait part d'un rêve né dans votre petite tête durant votre sommeil ?

— Peut-être bien ; mais répétez-le ce songe-là. J'en ai tant eu, depuis que je vous connais ! . . .

— Vous aviez vu mes enfants autour de vous, pendus à votre cou, endormis sur vos genoux.

— Je me souviens ! . . .

— Et vous avez ajouté ce jour-là. Je faisais partie de votre famille, votre femme m'aimait.

— Je me le rappelle encore, répondit-elle, tandis qu'à ce mot : " Votre femme, " son cœur se mettait à battre comme une horloge à laquelle on enlève son balancier.

Tristement, il continua :

— Ma douleur, mon désespoir viennent de là ! Elle leva sur lui ses grands yeux de la couleur du ciel.

— De ce que je ferai partie de votre famille, dit-elle.

— Hélas ! non, au contraire. Mais ma mère a trouvé la femme qu'elle me destine ! . . .

Certes, Clotilde ne s'était permis aucun rêve, à l'endroit de Robert ; l'ambition n'avait point affleuré son âme d'ange ; elle n'était peut-être jamais descendue au fond de son cœur, et nommait toujours affection fraternelle le sentiment absolu, profond et exclusif qui l'emplissait . . .